



Folklore Brabançon

3
Septembre 1977

N° 215

Périodique Trimestriel

ISBIQUE
Archives

8

Folklore Brabançon

Le
Folklore
Brabançon



Septembre 1977
N° 215

Couverture :

Pour oublier les ennuis quotidiens
(Cliché C.G.T. Photo De Meyer)

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

**Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant**

Rue du Marché-aux-Herbes, 61 - Tel. 513.07.50
1000 BRUXELLES

Sommaire

Cabarets et Hôtels bruxellois d'autrefois...
par Désiré HILSON 213

*Restaurations au XIX^e Siècle de l'église collé-
giale des Saints Pierre et Guidon à Ander-
lecht,* par Marcel JACOBS 255

De-ci de-là... 281

Bibliographie 282

Septembre 1977

N^o 215

Prix : 35 fr.

Le numéro 215 - 216 de la revue
« DE BRABANTSE FOLKLORE »

contient les articles suivants :

1. *Ontdekkingsstocht in de verzameling kunststukken van het kasteel-museum van Gausbeek - reeks X* door Dr. G. Renson en Dr. M. Casteels.
2. *Van Waalse en Vlaamse studentencafé's* door Vik Lahaye.
3. *Toren van Terheyden te Rotselaar* door Luc Borgions.
4. *Bibliografie*
5. *Bibliografie van enkele recente Folkloristische tijdschriften.*

CABARETS ET HOTELS BRUXELLOIS D'AUTREFOIS

par Désiré HILSON

En écrivant le présent article, l'auteur a voulu faire connaître les vieux cabarets bruxellois.

La préoccupation de tout le monde n'a-t-elle pas été de tout temps de se distraire pour oublier ses ennuis quotidiens !

Dans les tracas de la vie actuelle, n'est-il pas réconfortant de retrouver parfois l'ambiance du passé, celle qu'ont connue nos grands parents.

Ne veut-on pas, au cours de festivités de quartier, tenter de faire revivre le temps de jadis ?

C'est cela que l'auteur a voulu.

Il espère que l'article qu'il a composé, en consultant divers auteurs, permettra à ses lecteurs de se souvenir des temps révolus.

Il n'a eu qu'un but, faire comprendre que le futur ne parviendra jamais à remplacer le passé.

Le bruxellois a toujours aimé bien boire, bien manger et bien s'amuser; aussi ne faut-il pas s'étonner que jadis les cabarets étaient nombreux à Bruxelles.



Pour oublier les ennuis quotidiens...
 (Cliché C.G.T. Photo De Meyer)

C'était dans les cabarets que les petits bourgeois, rentiers, artisans, boutiquiers et fonctionnaires se réunissaient de préférence.

A côté de ceux-ci existaient les "cavitjes", les "caberdouches", les "bacs à schnick", fréquentés spécialement par le menu peuple.

L'estaminet d'autrefois était tout à fait différent de celui de nos jours.

Jadis, et il ne faut pas remonter bien loin, aux murs étaient souvent accrochées des affiches annonçant les ventes notariales, affiches jaunes sur lesquelles était indiqué, en rouge ou en bleu, le plan de la propriété mise en vente; on pouvait voir encore des cadres, où sous verre se trouvaient les cartes qui avaient permis aux joueurs de whist de gagner un solo-schlimm.

Près du comptoir était attachée une petite caisse, avec de nombreux compartiments percés d'un trou, pour le dépôt des épargnes ou des versements effectués en prévision d'un banquet ou d'une excursion en province.

Le plancher de sapin ou le pavement en dalles était semé de sable blanc; l'hiver, le chauffage était assuré par un grand poêle-colonne autour duquel se réunissaient les habitués, l'éclairage n'était encore souvent qu'au gaz lequel fut remplacé plus tard par l'électricité.

Plusieurs estaminets étaient agrémentés d'une cour ou d'un jardin dans lesquels se réunissaient, durant la bonne saison, les amateurs de jeu de quilles, de boules plates, de palets, de tir à l'arc au berceau ou à la perche, parfois aussi on voyait s'y réunir les amateurs de concours de pigeons.

C'était le Jardin aux Fleurs, rue des Six Jetons; la Brasserie des Brigittines, rue des Visitandines; l'Estrille, rue de Rollebeek; le Vieux Château d'Or, rue Sainte Catherine; le Lievekenshoeck, place de la Chapelle.

Durant les mois d'hiver, il était de coutume dans les cabarets bruxellois d'organiser des kermesses aux boudins; ces

réjouissances populaires agrémentées de beuveries et de musique étaient annoncées longtemps d'avance par une affiche, de grand jour, on pendait une vessie de cochon au-dessus de la porte d'entrée.

Le menu de chaque établissement était souvent le même : potage aux boulettes dit " soep met ballekes ", côtes de porc, boudins noirs et blancs avec compote, salade, pommes de terre ou choux de Bruxelles, oreilles ou pieds de porc à la sauce tortue.

Bien souvent, l'un ou l'autre patron de cabaret mettait la tête du cochon en loterie. Le gagnant avait l'habitude de la laisser à l'établissement; la patronne s'empressait alors d'en faire une tête pressée qu'elle offrait gratuitement aux habitués le jour suivant. Tout n'était pas perdu, c'était en effet une nouvelle occasion de consommer de nombreux verres de bière.

Autrefois, dans de nombreux cabarets de la ville, il était de coutume d'offrir aux clients du lambic chaud en guise d'étrennes. Il était mélangé de rhum et d'œufs battus; ce breuvage qui ne convenait pas toujours aux estomacs délicats portait le nom de " Kalibabou ".

A cette occasion les clients les plus généreux donnaient 50 centimes ou 1 franc à la serveuse, unique pourboire pour toute l'année.

C'est dans ces cabarets que les bruxellois allaient déguster leurs bières favorites, c'est là qu'ils allaient se distraire en se livrant à la conversation ou en jouant aux cartes et au vogelpick.

Presque tous les estaminets bruxellois avaient un guichet qui communiquait avec l'extérieur, soit dans le couloir, soit dans la porte d'entrée, car autrefois les brasseurs ne livraient pas la bière à domicile.

Les particuliers devaient s'approvisionner en bière au cabaret proche de leur domicile et bien souvent c'étaient les femmes ou les enfants qui étaient chargés de cette corvée.

Ceux-ci ne rentraient jamais au cabaret sans être en toilette et accompagnés du chef de famille, c'était par ce guichet que les clients venaient se faire servir, ils frappaient à la vitre, passaient le pot ainsi que l'argent.

Le tenancier repassait la cruche remplie au client qui retournait à la maison en la portant avec précaution car l'écume débordait; bien souvent les gosses ne manquaient pas de mettre les lèvres au récipient pour goûter ce qu'il contenait, précaution fort précieuse car à la maison on n'admettait pas qu'ils prennent de la bière.

L'usage a disparu, d'une part parce que les anciens cabarets se sont transformés, d'autre part parce que de nos jours les brasseurs fournissent la bière à domicile ou encore parce que l'on peut s'en procurer chez l'épicier du quartier, enfin parce qu'actuellement toute la famille, hommes, femmes et enfants se rendent au cabaret.

Disparu également à Bruxelles ce genre de cabaret où l'on ne servait que de l'alcool et que l'on nommait " Distillerie ", " Café-Distillerie " ou " Brasserie-Distillerie ".

Chaque matin on y voyait des ouvriers, des cochers, des commissionnaires qui venaient y déguster une " cheut " (verre de genièvre) avant de commencer leur journée.

Derrière le comptoir de ces établissements se rangeaient de petits tonneaux contenant diverses qualités de genièvre; au-dessus sur une étagère, se trouvaient quelques bocaux contenant des raisins ou des cerises destinés à agrémenter le breuvage. On pouvait voir aussi des bouteilles de formes et de couleurs variées contenant des apéritifs ou des spiritueux.

A présent les estaminets ont peu à peu perdu leurs pittoresque et se sont mués en cafés; beaucoup même ont disparu pour faire place à des maisons de commerce, des grands magasins, des buildings ou à des galeries commerciales. La date de transformation des anciens estaminets semble dater de l'époque de la construction des boulevards du centre qui depuis le voûtement de la Senne ont remplacé les vieux quartiers de Bruxelles.

Ceux qui ont subsisté se sont transformés pour faire place à des établissements nouveau style, larges, éclairés au néon; équipés de radio ou de télévision et de nouveaux jeux, tels le treck-billard, le juke-box et, servant en outre, des bières étrangères plutôt que bruxelloises.

Les estaminets de jadis avaient une clientèle d'habitues, le plus souvent les gens du quartier.

Mais si le bruxellois aimait bien boire, il aimait aussi bien manger, souvent dans des gargottes ou petits restaurants.

Certains étaient très petits et ne pouvaient contenir que quelques clients. Leur aspect variait peu; une petite salle, un plafond bas, des tables propres, au mur quelques glaces, derrière le comptoir se tenait une dame ou une demoiselle qui surveillait le service.

Près de ce comptoir, dans des cases de bois, se trouvaient les serviettes entourées d'un anneau avec le numéro de chaque habitué.

Au fond de l'établissement se trouvait la cuisine dont l'odeur se rependait parmi les consommateurs.

Parfois un escalier conduisait à l'étage où quelques clients pouvaient encore trouver place.

Si la composition des menus variait de l'un à l'autre, une chose était commune, la bière était toujours comprise dans le prix du repas, c'était une bière légère nommée la "brune".

Certains de ces établissements offraient aux habitués une pension mensuelle.

La clientèle se composait de vendeurs, de vendeuses, d'employés, d'étudiants; tout ce monde se connaissait et formait des groupes qui s'attablaient toujours à la même table et engageaient la conversation sur les événements du jour ou sur leur métier.

Le patron et la patronne faisaient eux-mêmes la cuisine et connaissaient les habitués qui étaient servis suivant leurs goûts.

Certaines maisons avaient des nappes et des serviettes, d'autres se contentaient de toiles cirées.

Au début du XX S. le dîner coûtait 62 centimes et le souper 52 centimes, et pour ce prix le menu se composait du potage, de deux plats, du pain, du dessert et du traditionnel verre de bière.

Parfois, par suite de la concurrence, le prix variait de trois à quatre centimes d'un établissement à l'autre.

Aux alentours de l'ancien Palais de Justice (jadis place de la Justice) se trouvaient des cabarets, où pour la somme de 40 centimes on pouvait obtenir un beefsteak et du pain.

On voyait aussi des boucheries où, dans l'arrière boutique, le patron prenait des pensionnaires, c'était pour ce commerçant l'occasion d'écouler les viandes non vendues.

On trouvait encore de petits restaurants que l'on nommait "bouillon" ceux-ci servaient le repas à 30 centimes, composé de viande, de pommes de terre et de haricots, ils étaient fréquentés particulièrement par des ouvriers et des commissionnaires.

Plus modestes encore étaient les cabarets où l'on ne servait que de la soupe et du café.

Un restaurant bien bruxellois était le "moules et frites", une pièce carrée de rouge, avec au fond un grand fourneau où se préparaient les deux plats traditionnels.

Dans les cabarets et les petits restaurants le service était fait par les serveuses ou des garçons.

La serveuse était bien souvent une gaillarde qui avait choisi ce métier ou une servante dégoutée du sien.

Chaque serveuse avait son rang de tables auxquelles s'installaient toujours les mêmes clients, attirés par sa courtoisie ou sa bonne humeur.

Les serveuses et garçons de café étaient tenus de faire chaque matin le "mastic" c'est-à-dire nettoyer l'établissement, les tables et jeter du sable blanc sur le parquet, remplir les pots d'allumettes.

Le garçon de café muni de bonnes références se casait facilement, par contre les autres devaient avoir recours à un placeur, personnage souvent malhonnête.

Celui-ci moyennant le paiement de la somme de 20 francs plaçait un garçon dans un soi-disant bon établissement. Mais le placeur était parfois de connivence avec le patron. Après quelques jours de travail, sous quelque faux prétexte, il renvoyait son garçon, celui-ci se voyait alors obligé d'avoir à nouveau recours au placeur et de payer une nouvelle fois la somme de 20 francs; placeur et cabaretier se partageaient alors la prime payée par le postulant; ajoutons de plus que le placeur était souvent lui-même patron de café, ce qui obligeait le garçon qui venait y chercher une place de consommer chez lui.

Le garçon de café n'était pas payé, il ne pouvait compter que sur les pourboires des clients, parfois même il devait payer chaque jour au patron une somme variant de 25 à 50 centimes ou 1 franc plus une partie des pourboires récoltés, ce qui contribuait souvent à ce que certains patrons de café engageaient plus de garçons que nécessaire.

Après le patron c'était le caissière qui avait la direction de l'établissement! chaque garçon devait passer devant elle, annoncer la commande qu'il emportait, si une erreur se produisait la caissière était toujours censée avoir raison et le garçon en était quitte pour ses frais.

Chaque garçon avait à son tour à s'occuper de la terrasse, ceci n'était pas toujours du plus grand rapport car il arrivait parfois que des clients la quittait sans régler leur addition.

Comme tout mal a son remède, comment s'étonner que des garçons de café trouvaient différents prétextes pour arranger les clients et tenter de récupérer la perte subie.

De connivence avec certaines dames, plus ou moins coquettes, le garçon lui apportait sa consommation, or comme jadis il était de coutume que chaque consommation soit accompagnée d'une soucoupe qui indiquait le nombre de verres à payer, le garçon apportait parfois avec la première consommation plusieurs soucoupes; si un provincial naïf venait s'asseoir près de la dame il en était quitte pour payer l'addition calculée d'après les soucoupes, le garçon et la dame se partageaient alors le bénéfice.

Parfois aussi le garçon faisait crédit à son client, quand celui-ci venait payer sa dette il arrivait souvent qu'il se vit forcé de devoir payer quelques consommations de plus que celles qu'il avait reçues.

Ajoutons encore que certains garçons préféraient s'embaucher dans des établissements qui avaient la réputation de maisons de rendez-vous, là ils se voyaient congratulés de pourboires intéressants pour tout voir et ne rien dire.

Quand un de ces garçons quelque peu malhonnête, avait gagné assez d'argent, il ouvrait lui-même un cabaret, le plus souvent en province, où il ne pouvait être repéré par les clients qu'il avait arrangé.

QUELQUES VIEUX CABARETS BRUXELLOIS ET DES FAUBOURGS

Café les Bons Enfants.

Situé au Grand Sablon.

Son enseigne rappelle une institution consacrée à l'éducation des petits chanteurs de Sainte Gudule.

Café-Brasserie les Brigittines.

Ce vieux cabaret bruxellois, le dernier en son genre, se trouvait rue des Visitandines, proche de l'église Notre Dame de la Chapelle, pour des raisons d'urbanisme il a été démoli au début de 1966.

Cet établissement était le local de plusieurs sociétés bruxelloises, dont la principale et la plus ancienne était le Grand Serment Royal et Noble des Arbalétriers de Notre-Dame du Sablon, ancienne gilde d'arbalétriers, dont la fondation remontait à 1213 et que la Révolution Française avait abaissé au rang de société d'agrément.

D'autres sociétés de tir à l'arbalète y avaient leur local : la Société Royale la Nouvelle Alliance, fondée en 1860; le Grand Serment Guillaume Tell, fondé en 1887.

La façade de l'établissement ne présentait rien de spécial; un grand mur percé de deux fenêtres, une porte de bois qui donnait accès au cabaret et au jardin qui le prolongeait.

Une inscription apposée près de l'entrée rappelait que tous les rois de Belgique avaient visité cet établissement et que pendant les deux guerres 1914-1918 et 1940-1945 de nombreux résistants s'étaient réunis à cet endroit.

L'aspect pittoresque de ce vieux cabaret se situait à l'arrière, la grande cour était ombragée grâce à deux vieux tilleuls, dont le feuillage formait une véritable gloriette.

Des bancs et des chaises entouraient des tables rustiques où à la bonne saison il faisait bon se désaltérer et se reposer.

On y consommait des bières bruxelloises, spécialités de la maison.

Une vieille pompe adossée au mur, un escalier de pierre donnant à l'étage concouraient à donner à cette cour un cachet pittoresque, les habitués la nommaient " le jardin ".

Dès la porte franchie on pouvait voir à droite un vieux guichet qui autrefois servait à remplir les cruches de bière des

habitués du quartier qui ne désiraient pas pénétrer à l'intérieur de l'établissement; il était le dernier de ce genre qui subsistait à Bruxelles.

L'intérieur du café était très accueillant, le plancher était saupoudré de sable blanc. D'anciennes tables, chaises et bancs étaient disposés autour d'un poêle colonne, près duquel, en hiver, se rassemblaient les clients frileux ou les joueurs de cartes. Dans un angle se trouvait un vieux comptoir orné de sa pompe à bière, derrière celui-ci des étagères remplies de nombreux verres et chopes disposés en rang régulier. Près du comptoir se trouvait un ancien piano; combien de fois des clients y ont joué des vieux airs de jadis.

Les murs étaient décorés d'inscriptions et d'un grand tableau représentant une kermesse champêtre qui, dit-on, avait été peint par un artiste nommé Van den Bossche, qui habitait la maison et qui avait décoré le cabaret pour payer ses dettes.

Entre autres inscriptions on pouvait y voir " Hier is verboden niet te zingen " et " Den Hemel drinkt, de Aarde drinkt, warvoet zou oog niet drinken ".

Dans le jardin dont nous avons parlé se trouvaient de nombreux stands de tir à l'arbalète, un jeu de quille et un jeu de boules plates.

Au fond du jardin se trouvait l'enclos réservé au Grand Serment, la perche pour le tir, le local où les tireurs fabriquaient leurs balles de plomb ou réparaient leurs armes.

A la salle de l'étage se trouvait le musée des arbalétriers, un nombre incalculable d'arbalètes de tous genres et de toutes les époques attiraient de nombreux visiteurs.

Mais la pièce capitale de ce musée était la vieille bannière offerte au Grand Serment par le roi Léopold Ier, le bourgmestre de la ville et la noblesse belge, décorée des blasons des donateurs.

L'établissement avait été honoré bien souvent de la visite de personnages de marque : des rois, des reines, des princes,

des princesses belges et étrangères, de la noblesse bruxelloise, de vedettes renommées du théâtre et du cinéma qui, à chacune de leurs visites, signaient un livre d'or richement décoré, pièce unique en son genre.

L'établissement était fréquenté par des habitués qui s'y rendaient pour pratiquer le tir à l'arbalète, pour jouer aux cartes, pour discuter les événements.

Aux derniers moments de l'existence de ce cabaret il était de plus en plus fréquenté par de nombreux curieux qui désiraient profiter de ses derniers jours afin d'en conserver le souvenir.

Et un beau jour, malgré les promesses des autorités bruxelloises d'être maintenu, tout cela a disparu, l'urbanisme a trouvé qu'il n'était plus nécessaire de conserver ce vieil établissement, un terrain vague l'a remplacé et en attendant la construction de maisons à logements multiples il a fait place à un parking.

Café du Cirque.

Situé jadis rue d'Or et disparu à la suite des travaux de la Jonction Nord Midi.

On y accédait par un beau portique précédé de quelques marches; après la démolition de l'établissement le portique a été conservé, il a été réédifié au Grand Sablon et sert actuellement d'entrée à la cure de l'église Notre Dame du Sablon, c'est le seul souvenir qui en subsiste.

L'intérieur de l'établissement était formé d'un vaste salle prolongée par une autre plus petite, ce vieux cabaret était très fréquenté.

Il devait son nom au fait qu'en 1844 on pût y admirer la première girafe amenée à Bruxelles.

Un prospectus de l'époque annonçait aux bruxellois qu'ils pouvaient venir admirer, rue d'Or un couple de girafes amenées

par des chasseurs abyssins qui avant de les capturer en avaient tués plus de vingt.

Le public fut nombreux à venir les admirer et dès lors l'établissement en question prit le nom de "café du Cirque".

Café le Clarenbach.

Se trouvait autrefois dans le passage des Postes.

Ce café eut sa célébrité après le voûtement de la Senne, plus tard il fut remplacé par un autre établissement nommé le Luxembourg et fit place ensuite au Cinéma "le Français", disparu à son tour.

Un chroniqueur du temps nous rappelle que le patron du café avait souvent à se plaindre de la disparition de ses fourchettes et cuillers, raison pour laquelle il fit graver sur celles-ci les mots "Volé au Clarenbach".

Son initiative ne fut pas récompensée car dès lors elles disparurent encore plus vite emportée par la clientèle comme "souvenir".

Café Le Compas.

Situé autrefois à l'angle de la rue Fossé aux Loups et de la Montagne aux Herbes Potagères, emplacement occupé actuellement par les agrandissements de la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite.

Ce café était fréquenté spécialement par des écrivains et des journalistes.

Avant 1914 la tenancière se nommait Fifine.

Le café comprenait deux salles, c'était dans la seconde que les journalistes se réunissaient de préférence.

La patronne y avait installé à leur intention, dans un coin de la salle, une armoire abondamment pourvue de papier, d'encre, de pots de colle et de plumes.

La mère Fifine s'était installée dans ce café en 1892 et n'en sortit jamais, elle mourut peu avant la guerre 1914-1918.

Elle n'avait pas de parent et l'unique héritière de la patronne fut la petite fille d'un employé qui occupait un appartement au deuxième étage de sa maison.

Café « La Cour d'Espagne ».

Situé jadis rue des Bouchers, à l'endroit où se trouvent actuellement des locaux faisant partie de la Kredietbank, après sa disparition il fit place à un cinéma nommé le " Stuart ".

C'était un café au fond duquel dans une salle surélevée se trouvaient des billards.

Autrefois une allée longeait le bâtiment jusqu'à la rue d'Arenberg et dans laquelle se trouvait l'entrée des artistes de théâtre de l'Alcazar (disparu en 1911).

Dans un revue jouée dans ce théâtre, un artiste bien connu à Bruxelles, le créateur, en 1910, de la pièce le " Mariage de Mademoiselle Beulemans " avait au cours d'une représentation intercalé dans l'un de ses rôles une réclame en faveur du Café à la Cour d'Espagne.

En guise de remerciement le patron de l'établissement accorda à l'artiste le droit de venir chaque jour boire gratuitement une bouteille de gueuze.

Café Le Diable au Corps.

Situé jadis rue aux Choux, disparu en 1919 pour faire place aux bureaux des Grands Magasins à l'Innovation.

Le dernier patron de l'établissement fut un nommé Jules Gaspar qui avant de reprendre ce vieux cabaret avait tenu à la Grand Place un café à l'enseigne " à l'Etoile ".

Ce bon vieux café du Diable au Corps était fréquenté par des artistes, des poètes, des journalistes et des étudiants.

On accédait au cabaret par un long couloir plus ou moins obscur, au bout duquel on croyait se trouver en pleine campagne, une cour était garnie de tables et chaises autour desquelles picoraient des poules.

Rien ne manquait dans cette cour rustique, ni le poulailler, ni la vieille cible de vogel-pick, ni la vigne grimpante qui décorait le mur de l'estaminet percé de petites fenêtres garnies de rideaux à carrés rouges et blancs, une porte vétuste donnait accès à l'intérieur dont l'aspect était des plus pittoresque.

Une vieille horloge à musique, un vieux omptoir surmonté d'un baldaquin et encombré de vieilles poteries, une cheminée flamande dans laquelle se trouvait un poêle de Louvain, le sol était formé de carrelage rouge, couvert de sable blanc, aux poutres du plafond pendaient toutes sortes d'antiquités.

Les murs étaient décorés de carreaux de Delft du plus joli effet.

Les tables et les chaises étaient en solide bois blanc, sur l'une d'elles se trouvait toujours un pot rempli de tabac d'Appelterre mis à la disposition des clients.

Au moment de la disparition du cabaret tout fut vendu à l'encan.

Café La Demi Lune.

Situé jadis rue Rempart des Moines, vis à vis de l'impasse la Perle d'Amour, il a disparu au moment des transformations du quartier du " Duivels Hoeck " (Coin du Diable) et a fait place à une belle demeure bourgeoise.

Sa large façade était percée d'une porte cochère portant l'inscription " De Kunst Vrienden - 1874 " surmontée d'une couronne royale, ce qui signifiait que l'établissement était le local de cette société.

Aux derniers moments de son existence ce cabaret était occupé par une clientèle d'expression flamande qui s'occupait

un peu trop d'activités dites "culturelles" ce qui lui valut une mauvaise réputation durant la guerre 1940-1945.

Café le Dikke Loeis.

Ce café auquel on donnait également le nom de "de Dikke Luis" (au Gros Pou) se trouvait rue Haute, il a été démoli il y a peu de temps, avec lui a disparu un pignon à redans, l'un des plus intéressants de la rue Haute.

Cet établissement servait de cabaret et de maison de logement. Avant 1914 on pouvait y passer la nuit pour quelques centimes, toutefois dans des conditions plus ou moins confortables.

Notons qu'un cabaret semblable existe encore dans la même rue à l'enseigne "In den Boelt" (au Bossu).

Le Dikke Loeis était célèbre à cause des vieilles femmes qui le fréquentaient et que l'on nommait du nom typiquement bruxellois "Zattecuttes". Sales, édentées, les cheveux en désordre, puant la boisson, elles guettaient le consommateur qui abandonnait son verre sur la table ou sur le comptoir pour s'emparer et le vider d'un seul coup.

Parfois un accordéoniste y entrait. C'était alors la fête, on chantait, on dansait, on se disputait, on pleurait et on buvait encore plus, le musicien en retirait beaucoup de profit car au moment où il faisait le quête sa casquette se remplissait de pièces de monnaie.

Les ivrognes finissaient la soirée le nez sur la table.

Café la Dilligence.

Jadis rue Marché aux Peaux.

Construit en 1698 sous le nom de "Auberge du Veau d'Or".

Son nom rappelle que par l'endroit où il était situé passaient les diligences et qu'il servait de poste de relais entre Bruxelles et Louvain.

Lorsque les diligences disparurent, l'auberge fit place à un cabaret fréquenté par les étudiants de l'Université de la rue des Sols.

Aux derniers moments de son existence il était fréquenté par une clientèle d'habitues.

L'intérieur était assez pittoresque, il se composait de deux salles dont le plancher vétuste était formé de larges planches de chêne, les murs étaient lambrissés, le mobilier était en chêne, de nombreux objets anciens décoraient l'établissement.

Café le Duc Jean.

Le primitif café du Duc Jean se trouvait rue de la Putterie.

Après la disparition de ce pittoresque quartier dit "la Putterie" qui fit place à la Gare Centrale, ce vieux cabaret fut transféré rue de la Montagne, où il subsista jusqu'en 1961, moment où il fut transformé et prit une nouvelle enseigne.

L'ancien cabaret du "Duc Jean" de la rue de la Putterie avait remplacé une brasserie "La Nouvelle Fontaine".

Sa clientèle se composait de magistrats, de professeurs de l'Université, d'artistes, de journalistes.

Dans une niche située près de la porte d'entrée se trouvait une statuette représentant le Duc Jean.

Au moment où le cabaret fut transféré rue de la Montagne cette statuette fut transportée en grandes pompes dans le nouveau café, précédée d'une fanfare.

Le vieux cabaret de la rue de la Putterie faisait parfois office de restaurant, mais un restaurant qui n'était pas comme les autres, toutes personnes qui désiraient y manger devaient apporter elles-mêmes la viande, la volaille, le poisson, les pommes de terre et les légumes; la patronne de l'établissement se

contentait uniquement de préparer le repas pour la modique somme de 25 centimes, elle y gagnait à ce mode d'arrangement en se rattrapant sur les boissons consommées au cours du repas.

Le second café du Duc Jean, celui de la rue de la Montagne, situé près du marché matinal attirait les maraîchers qui y venaient manger et consommer.

Café « au Duc de Lorraine ».

Situé jadis chaussée de Jette sous le nom de " Den Hertog van Lorreinen ".

Il était très fréquenté par les bruxellois qui le dimanche se rendaient en promenade vers la campagne de Koekelberg.

Les habitués de l'endroit le nommaient tout simplement " au Duc " ou " In den Duc ".

En voici sa description faite par un habitué avant sa disparition.

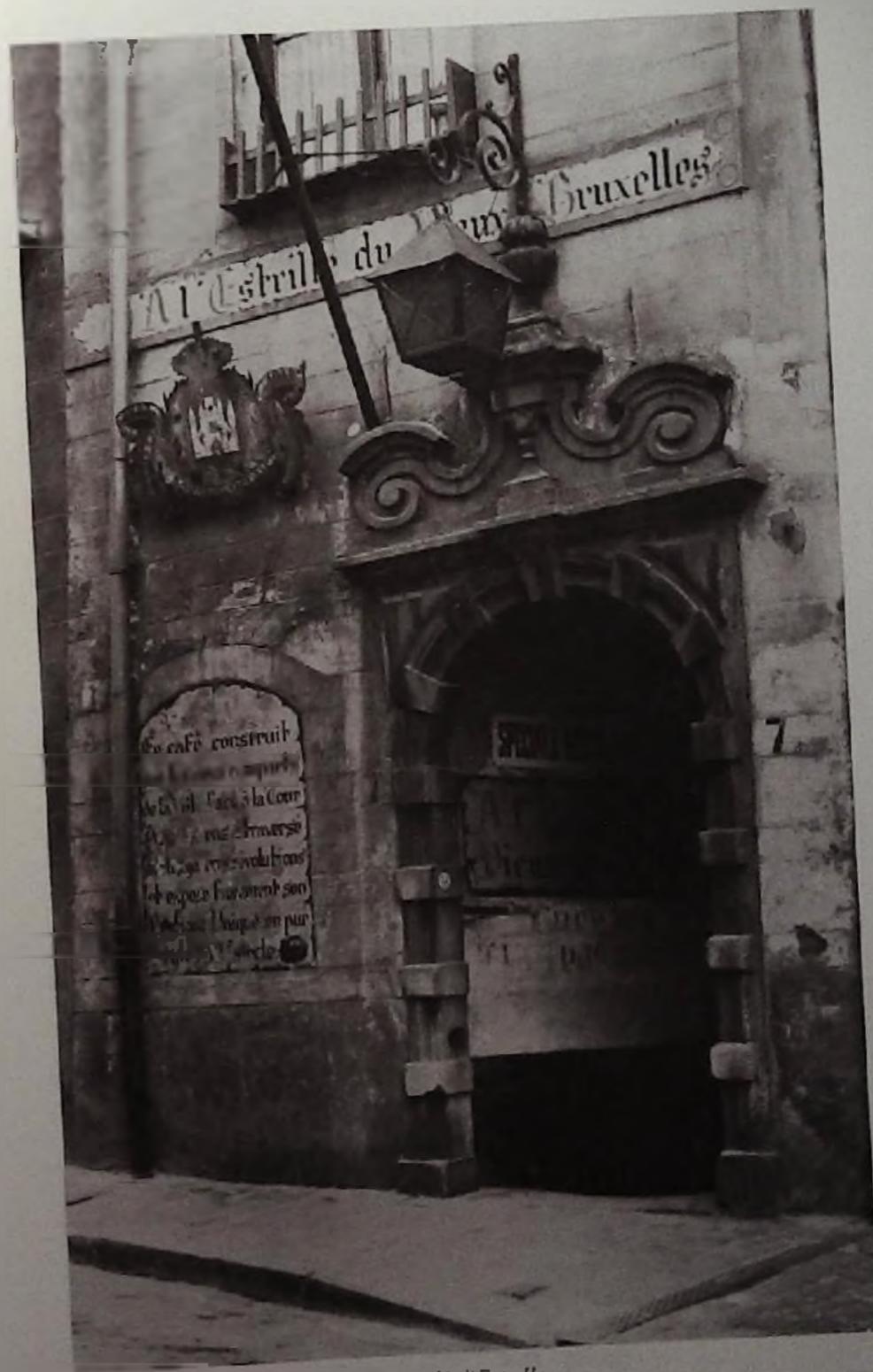
" Un grand porche en anse de panier conduisait sur la vaste cour et vers la salle de danse.

Passé ce porche, à gauche, une seconde porte ouvrait directement sur la salle commune d'où un escalier, s'amorçant derrière le comptoir descendait à une petite pièce dite " kelderkamer " (chambre-cave).

Aux poutres du plafond de la grande salle pendaient deux ou trois lampes belges au pétrole dites " suspensions " ornées d'abat jour en faïence translucide.

Le pavement fait de carreaux rouges était quotidiennement semé d'une légère couche de sable blanc.

Tout autour de la salle régnaient des banquettes de bois solidement ancrées aux murs et au centre, s'alignaient des tables de bois blanc soigneusement récurées et des chaises à dossiers sculptés figurant le couple régnant (le roi Léopold II et la reine Marie Henriette).



Café l'Estrille.
(Cliché C.G.T. Photo Desutter)

Aux murs, pas d'autres ornements que deux ou trois règlements de sociétés locales, encadrés noir et or et au-dessus de la porte d'entrée le texte mis sous verre de la " Loi - Wet " contre l'ivresse, texte qu'il aurait été bien incommode de déchiffrer... même avant d'avoir vidé la plus belle chope. Puis, bien sûr, des affiches jaunes annonçant les ventes publiques par devant notaire.

Nous n'avons pas connaissance d'avoir vu là l'Oeil de Dieu dans un triangle équilatéral avec l'avertissement : God Ziet U, Hier vloekt men niet (Dieu vous voit, Ici on ne peut jurer).

Café l'Estrille.

Ce pittoresque café situé rue de Rollebeek à fait place à un restaurant.

Par une petite porte, suivie d'un couloir assez sombre, on accédait à une petite cour qui précédait le cabaret.

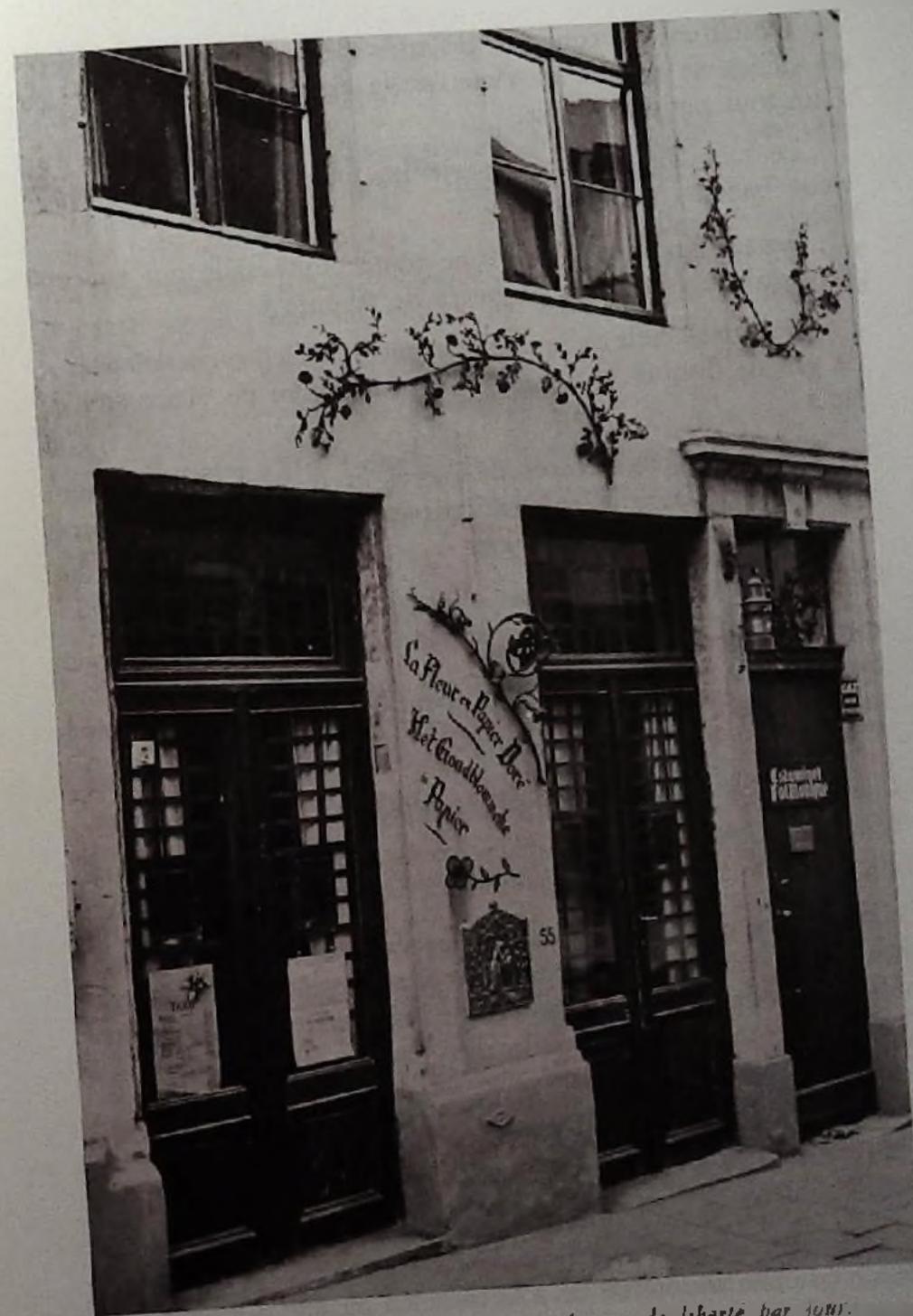
L'intérieur était très pittoresque, un pavement de dalles rouges, un vieux comptoir à baldaquin, une étagère remplie de pots et verres de toutes sortes.

Autour de la salle, un banc, des tables et des chaises massives. Aux murs, des portaits jaunis de nos rois, des cadres contenant des statuts de sociétés, d'autres avec des solo-schlems gagnés par les joueurs de cartes, une vieille horloge qui faisait entendre sa joyeuse sonnerie.

A l'étage se trouvait une salle pour les réunions de sociétés, pendant quelques temps il y eut des représentations dramatiques.

Café à la Fleur de Papier Doré.

Vieux cabaret qui subsiste encore rue des Alexiens, sa façade ancienne est décorée d'une guirlande de fleurs.



Tout homme a droit à vingt-quatre heures de liberté par jour.
(Photo C.G.T. - V.D. Brent)

L'intérieur se compose de trois petites places, dans celle du milieu se trouve un vieux poêle de Louvain qui fait face à un tout petit comptoir.

Le mobilier consiste en vieilles tables, vieilles chaises et vieux bancs.

Dans le fond se trouve une toute petite salle qui ne contient qu'une vaste table entourée de tabourets.

C'est dans cette salle que se trouve un vieil orchestron avec de grands disques en fer, qui laisse entendre de vieux airs de jadis.

Les murs sont décorés de cadres et d'inscriptions de tous genres, dont la principale indique que " tout homme a droit à 24 heures de liberté par jour ".

Café « Georges ».

Ancien cabaret qui se trouvait place Communale de Koekelberg, actuellement place Henri Van Huffel.

Il était le local d'une société nommée le " Cercle des Deux ".

Nul n'ignore qu'à Bruxelles, comme dans les faubourgs un dicton indique " que quand on est deux on forme une société ".

C'est ce qu'avait décidé deux joyeux drilles de la commune, un menuisier et un charcutier voisin du dit Café Georges; chacun d'eux cumulait tour à tour les fonctions de président, secrétaire, trésorier, directeur des fêtes et porte-drapeau, en somme un comité complet mais pas de membre.

Lors de chaque festivité ou cortège dans la commune ces deux membres du " Cercle des Deux ", y participaient avec leur bannière.

Le café Georges était également fréquenté chaque dimanche matin par une société de tir à la carabine où elle disposait d'un stand.

Café « le Grand Mayeur ».

Situé au Grand Sablon.

C'est un des derniers cabarets bruxellois où l'on pouvait déguster du faro et du lambic au tonneau.

Ce très vieux café date de l'époque où l'ancien marché aux chevaux se trouvait encore installé au Sablon et que le centre de la place était occupé par une petite mare nommée Zavelpoel.

Café-guinguette « Het Heideken ».

Situé jadis à Ganshoren à l'ancien emplacement du terminus du tram N° 13.

Ce cabaret vieux de trois siècles a disparu en 1952 pour faire place à des maisons particulières.

Par son empiétement sur la chaussée il gênait, paraît-il, la circulation du tram, aujourd'hui plus aucun tram ne passe à cet endroit.

Ce café était le local de plusieurs sociétés de tireurs à l'arc, les trois perches de tir se trouvaient dans la grande prairie qui prolongeait l'établissement.

La plus ancienne d'entre elles était la Gilde de Saint Sébastien dont l'origine remontait à 1428; les autres: les Vrais Amis, fondée en 1830 et la Renaissance fondée en 1887.

Tout l'établissement rappelait l'ancienne métairie, avec ses écuries, ses étables très vastes, son jardin potager et la prairie dont nous venons de parler, dans laquelle se trouvait une mare entourée de saules.

Le porche d'entrée, marqué du millésime de 1647, donnait accès à un couloir conduisant à la cour arrière où des tables et des chaises attiraient les amateurs de tartines au fromage blanc et de gueuze.

A droite par une porte basse on pénétrait à l'intérieur du cabaret d'une rusticité remarquable.

Les murs étaient recouverts de photos des rois de tir à l'arc, de nombreux tableaux d'artistes qui avaient reproduit l'établissement sous tous ses aspects, une vieille horloge, une ancienne cheminée surmontée de plats d'étain, dans un coin un minuscule comptoir avec sa vieille étagère garnie de verres de toutes formes.

A gauche du couloir une porte donnait accès à une grande salle dans laquelle eurent lieu de nombreux banquets offerts aux membres des gildes de tir à l'arc, à côté de cette porte un escalier donnait accès à la salle des tireurs à l'arc, dans laquelle ils se réunissaient et où se trouvaient rassemblés tous les souvenirs des vainqueurs.

Vers l'extérieur, l'établissement était précédé d'un enclos où se trouvaient des tables et des bancs rustiques.

Aujourd'hui tout cela a disparu, seul un souvenir en a été gardé, le vieux portique d'entrée que l'administration communale a voulu conserver au milieu du square qui a fait place à ce vieux cabaret.

Café le Hoef.

Situé à Uccle, près de l'avenue de Fré du côté de l'Observatoire.

Placé sur une petite motte, quelques marches y donnent accès, sa façade est protégée par un vieil arbre.

Transformé aujourd'hui en "café-chic" il était autrefois le type de cabaret fréquenté par les habitants du quartier à l'époque où il avait encore son aspect champêtre.

L'intérieur était très accueillant, un poêle de Louvain placé dans une vieille cheminée, d'anciennes tables et chaises; les murs décorés d'affiches notariales, de cadres et de tableaux des

nombreux peintres qui aimaient fréquenter l'établissement, un plafond avec d'anciennes poutres avec un ancien lustre achevait la décoration.

Café le Jardin aux Fleurs.

Ce vieux cabaret bruxellois se trouvait rue des Six Jetons, il a disparu pour faire place à une clinique.

Sa façade extérieure n'avait rien de remarquable, un grand mur blanchi à la chaux, percé de quelques petites fenêtres et d'une petite porte par laquelle on accédait à l'intérieur de l'établissement. Le trottoir qui la longeait était en déclivité.

Le non de ce café rappelait les nombreux jardins, qui au XVIII S. se trouvaient dans ce quartier.

Comme la maison donnait sur un jardin, c'était de ce côté que se trouvait la façade principale.

Dès la porte franchie on descendait par quelques marches à l'intérieur de l'établissement formé de deux salles dont l'une servait de cabaret, l'autre de salle de billards.

A côté du comptoir une porte donnait accès au jardin qui formait tout l'attrait de l'établissement. C'était autrefois une guinguette plantée d'arbres où des jeux variés procuraient aux bruxellois un repos bienfaisant.

Ce jardin, plus tard pavé de briques, était coupé par une allée centrale qui conduisait à la salle de réunion du Grand Serment Royal des Arbalétriers de Saint Georges.

Deux allées latérales longeaient, l'une le jeu de boules plates, l'autre le tir à l'arc au berceau de la Société Royale "Union".

Sous de grands arbres, tilleuls, maronniers et hêtres se trouvaient des tables et des bancs où pouvaient s'attabler les clients pour y manger des tartines au fromage blanc ou au "pottekees" le fameux fromage de Bruxelles; que l'on agrémentait de gueuze et de krieken lambic.

Seul le nom de place du Jardin aux Fleurs rappelle de nos jours ce vieux cabaret bruxellois.

Café de la Justice

Ancien café bruxellois qui se trouvait jadis à l'ancienne place del a Justice à l'extrémité de la rue d'Or.

Démoli au moment de la création du boulevard de l'Empereur il fut transféré au Grand Sablon d'où il a également disparu

Café La Lunette.

Situé place de la Monnaie.

Son enseigne rappelle une spécialité de la maison, grand verre en forme de coupe qui peut contenir une bouteille de gueuze.

Café au Misverstand.

Situé à Uccle, chaussée d'Alsemberg, près de la gare de Calevoet.

Son nom flamand signifie " mal compréhension, erreur ".

Son enseigne, actuellement disparue, était peinte sur bois et représentait deux garçons brasseurs, portant un tonneau, ceux-ci se faisant face et le tonneau transporté à l'envers laissait s'écouler la bière par le bouchon enlevé.

L'extérieur comme l'intérieur de la maison est pittoresque et vieillot, maison basse sans étage, fenêtres à volets, la porte d'entrée est pourvue d'un tambour destiné à protéger les consommateurs du froid et des courants d'air.

A l'intérieur une grande table ronde est réservée aux joueurs de cartes. On peut y trouver tout ce qu'un vieux cabaret peut posséder : cible de vogel-pick, caisse d'épargne, pompe à bière, crachoirs, comptoir avec son étagère garnie de

verres de toutes formes et de toutes dimensions, flacons de liqueurs, bouteilles de vin.

Au mur des chromos, des affiches, des étagères avec quelques bibelots et statuettes.

Un jardin y attenant était autrefois agrémenté de divers jeux : boules plates et quilles.

Ce café était autrefois un relais de rouliers qui se rendaient à Alsemberg, à Saint Job ou à Linkebeek.

Café-Estaminet « l'Ours ».

Nous pensons qu'il n'est pas beaucoup de bruxellois qui ont connu ce vieux cabaret qui a disparu depuis bien longtemps.

Il se trouvait près du marché au beurre (Bourse actuelle) disparu à la suite du voutement de la Senne, il est cependant fort probable que ce cabaret n'existait déjà plus à cette époque.

Il nous a semblé intéressant d'en parler car son enseigne devait son origine à une légende datant de 645.

" En l'an 645, se trouvait une pauvre maisonnette bâtie sur les bords de la Senne.

C'est là que demeurait un vieillard que Saint Ghislain avait baptisé sous le nom de Etienne. Il avait une jeune et jolie fille, Berthe, qui était dépositaire des aumônes que les pêcheurs de la Senne destinaient aux pèlerins voyageurs.

Un brigand, nommé Stock, voulut un soir s'offrir la vierge et le trésor, il pénétra la nuit dans la maison.

Mais ce jour là Saint Ghislain était l'hôte d'Etienne. Le saint ne voyageait jamais son ours, ce dernier guetta le voleur, l'empoigna et après une lutte terrible le broya et le lança dans la rivière ".

En souvenir de cet événement, vrai ou faux, une tête d'ours fut sculptée sur la porte de la demeure, qui rebâtie d'âge en âge, a toujours conservé les traces de la légende.

Café « la Pie Boiteuse ».

Vieux cabaret bruxellois qui jadis se trouvait rue de l'Amigo.

Il avait remplacé un autre établissement à l'enseigne " Au Lion de Flandre ", où se réunissaient principalement des flamands.

Le cabaret de la Pie Boiteuse exhibait à sa vitrine une pie empaillée nantie de petites béquilles.

On prétendait que cet oiseau était tombé de la tour de l'Hôtel de Ville et qu'il s'était cassé les pattes en arrivant sur le sol, chose assez bizarre pour un oiseau, raison pour laquelle il fut tué, empaillé et pourvu de ses deux petites béquilles.

La chose est en effet inexacte et le petit-fils du patron du cabaret confirma qu'il en était tout autre.

C'est ainsi qu'il fit savoir, qu'en 1911, se trouvait à l'emplacement du cabaret une droguerie qui fit place à un café auquel on voulut donner comme enseigne " Au Matelas de Pierre " allusion faite à l'Amigo qui lui était proche.

Cette dénomination ne fut pas choisie et on lui donna comme enseigne " La Pie Boiteuse ".

Le décorateur Pierre Thienpont peignit l'enseigne sur la vitrine et un naturaliste exécuta la pie boiteuse de la vitrine.

L'histoire de la pie tombée de la tour de l'Hotel de Ville n'était qu'une légende que le patron de l'établissement voulait faire gober à sa clientèle.

Café « le Petit Paris ».

Cet établissement populaire se trouvait autrefois rue Ducale. Il avait un jardin qui menait boulevard du Régent, dans lequel se trouvait des bancs, des tables et des gloriottes. On y entraient par une petite ruelle qui aboutissait rue Ducale.

On y jouait au billard, et comme ce sport était nouveau à l'époque et très en vogue, on venait de loin pour l'y pratiquer.

Au premier étage se trouvait une salle confortable qui à l'occasion servait de lieu de réunion pour noces, banquets, meetings politiques.

Le jardin avec ses vieux arbres, ses tonnelles, ses berceaux de vigne vierge et chèvrefeuille, était l'endroit préféré des amoureux.

Il servait aussi aux jeux des enfants pendant que les parents dégustaient des omelettes au lard, des fricadelles, des gaufres et des tartines au fromage blanc tout en consommant du lambic, du faro, de la brune, de la blanche de Louvain, de la Diest. Des colporteurs circulaient parfois entre les tables offrant des œufs durs, des noisettes, des crabes, des crevettes, des gaufres et du saucisson de Boulogne.

Une habitude consistait à y conduire les enfants le lendemain de leur première communion.

Le soir venu, sous des lanternes à gaz, on y voyait fréquemment des musiciens ambulants qui venaient amuser les clients.

On pouvait y entendre des chanteurs dont les airs favoris étaient — le Forgeron de la Paix — les Vieux Chênes — le Crédo du Paysan — la Chanson des Blés d'Or — dont les refrains étaient accompagnés par tous les clients.

Aux sons d'un petit orchestre on pouvait aussi y danser et les amoureux trouvaient l'occasion de se serrer les uns contre les autres dans les gloriottes.

Ce café disparut après la révolution de 1830.

Café « le Rotteplanchei ».

Situé jadis rue d'Or, il a disparu en même temps que la rue.

Son nom lui avait été donné par les habitués parce que son plancher était dans un tel état de vétusté qu'il était parfois dangereux de s'y remuer.

Plus tard ce plancher fut remplacé par un pavement en pierre, mais son nom est resté.

Sa clientèle se composait particulièrement de marchands de tapis qui habitaient rue de l'Éventail et de laveurs de vitres de la rue de l'Empereur.

Café « à Saint Jean-Baptiste ».

Se trouvait rue de Laeken et a disparu.

Il était le local du Grand Serment Royal des Archers au berceau de Guillaume Tell.

Son entrée était formée d'une belle porte de style Louis XV.

Café « le Sésino ».

Se trouvait jadis boulevard Anspach, près de la place de Brouckère.

Il avait été ouvert le 18 juillet 1874 et disparu en 1923.

Comme les "Milles Colonnes" il fut l'un des premiers cafés à être éclairé au gaz.

Il était le lieu de rendez-vous des notabilités des arts et des lettres, du commerce et de la finance.

Ce fut le patron de ce café, qui en 1884, fonda rue des Princes, le café des Trois Suisses.

Café « In 't Spinnekopke » (A la Petite Araignée).

Ce vieux café bruxellois subsiste encore au carrefour des rues Notre Dame du Sommeil, des Chartreux, Pleetinckx, des

Six Jetons, des Fabriques, t'Kint, endroit qui porte aujourd'hui le nom de place du Jardin aux Fleurs en souvenir d'un vieux cabaret disparu.

Ce cabaret est très ancien, il semble avoir été fondé à la fin du XVIII S., époque où la Senne coulait encore à ciel ouvert derrière la rue des Chartreux.

Une inscription sur sa façade rappelle que de tous temps, et de nos jours encore, ce cabaret a été réputé pour sa vente de faro, de lambic, de gueuze et de krieken lambic.

Café « aux Trois Fromages ».

Jadis rue des Riches Claires.

Il tirait son nom de la proximité du marché Saint Géry.

Café « les Trois Suisses ».

Le café des Trois Suisses, autrefois situé place de la Monnaie a été désaffecté, il eut cependant une grande renommée.

Bâti entre les rues des Princes et du Fossé aux Loups il avait deux entrées, situées respectivement dans chacune de ces rues.

La façade principale de l'établissement se trouvait rue des Princes.

Il se composait de deux vastes salles, dans celle située du côté de la rue Fossé aux Loups se trouvait un groupe en marbre représentant trois helvètes historiques de 1291, le groupe surmontait un bassin dans lequel nageaient des poissons rouges.

Aux murs de cette salle se trouvaient des tableaux représentant : une dame décolletée en toilette de 1880 jouant de l'éventail; un gentleman coiffé d'un haut de forme et lisant un journal; deux joueurs de domino.

La salle qui se trouvait du côté de la rue des Princes était garnie de robustes chaises et tables de chêne qui, chaque jour,

étaient frottées au papier de verre; elle était décorée de peintures qui couraient tout au long des murs en bordure du plafond et qui représentaient des scènes de gnomes barbus.

Le comptoir qui se trouvait dans cette salle était surmonté d'un lion en bronze, dont les yeux s'allumaient et qui rugissait chaque fois que l'on mettait un tonneau de Munich en perce, à titre d'information signalons que pendant les fêtes du carnaval, au moment où le café était le plus fréquenté, le lion des Trois Suisses, rugissait parfois 15 à 20 fois, par soirée, ce qui signifiait que l'on avait mis en perce 15 à 20 tonneaux de 100 litres de Munich.

Le café des Milles Colonnes et celui des Trois Suisses se partageaient pendant les entractes les habitués du Théâtre de la Monnaie. Après le spectacle, ils étaient le lieu de rendez-vous des gens du théâtre.

Avant 1914 le patron de l'établissement était un homme d'origine allemande, il était très bon et très généreux pour les bohèmes qui fréquentaient son établissement. Sa conduite pendant la guerre 1914-1918 fut irréprochable, il avait d'ailleurs épousé une belge, raison pour laquelle il fut toujours considéré par le bourgmestre Adolphe Max, il n'en fut pas moins miné par le chagrin et se donna la mort à Crefeld en 1920.

Café « le Trou ».

Situé jadis rue d'Or.

En 1850 il était le local d'une société dite " le Club du Trou " dont la principale activité des membres était de se livrer à la zwanze.

Café « aux Vieux Saint Pierre ».

Situé rue d'Anderlecht.

Dans la cour se trouve une jolie salle nommée " la Zuipzaal " où se réunissent plusieurs sociétés du quartier.

Jusqu'en 1956, date de son décès, il avait été tenu par le nommé Jef Marchand, ancien musicien du Théâtre de la Monnaie et dont les traits son reproduits sur un vitrail qui décore le cabaret.

Fils d'un marchand de bière il ne dédaignait pas d'en faire une grande consommation.

Il avait toujours le mot pour rire et amuser la clientèle.

Durant les dernières années de sa vie le médecin qui le soignait lui recommanda de se ménager, il eut alors le soin de lui répondre " Je veux bien me soigner, docteur, mais m'empêcher de boire c'est trop fort, je boirai de la bière jusqu'au jour où l'on me mettra en bière ".

Café au « Vieux Spijtigen Duivel ».

Une des plus anciennes et célèbres auberges uccloises, située chaussée d'Alseberg. Il y a quelques années elle a été amputée de moitié, heureusement sa façade ancienne et le cabaret lui-même ont été maintenus.

La primitive auberge du Spijtigen Duivel se trouvait en face de l'établissement actuel elle y existait il y plus de deux siècles et se nommait alors le " Kijchuyt ", elle devait se trouver à l'emplacement du cinéma Floréal.

L'origine du nom de ce café a été interprétée de différentes façons, ayant trait à des légendes.

La plus connue nous rappelle qu'au temps de Charles Quint l'auberge se nommait " In den Engel " (à l'Ange). Cependant comme la patronne avait un caractère acariâtre, l'empereur ordonna, au cours d'une visite qu'il y avait faite, de lui donner le nom de " Spijtigen Duivel " ou Diable Furieux.

Une autre légende rapporte que la Gilde des Escrimeurs Bruxellois avait coutume de se rendre chaque année à Carloo

Saint Job. En cours de route ils firent halte chaussée d'Alsemberg dans une auberge nouvellement construite et qui ne portait pas de nom.

La société des Escrimeurs était précédée de son drapeau dont la hampe était surmontée d'un Saint Michel terrassant le dragon.



Les Ucclois proposèrent à cette occasion de donner à l'auberge le nom de "Saint Michel".

Les bruxellois s'y opposèrent, au cours des discussions une mêlée s'engagea, et pendant la lutte le diable du drapeau se brisa sous les pieds de l'archange.

Devant ce spectacle un des escrimeurs s'écria " Sint Machiel is zijnen Duivel kwijt " (Saint Michel a perdu son diable).

Dès lors on désigna l'auberge sous le nom de " Spijtigen Duivel ".

Enfin, une troisième légende, rapporte qu'à la fin du XVI S. sous le règne du duc l'Albe, une troupe de réformés vint dans un cabaret ucclois, jouer une pièce intitulée " Den Spijtigen Duivel ", une parodie contre le gouvernement du duc d'Albe.

Dénoncés par quelques partisans du régime de l'époque les acteurs furent arrêtés et massacrés par les soldats du duc.

Depuis lors le nom de la pièce fut donné au cabaret.

On pénétrait dans l'auberge par un petit porche qui existe encore, et qui est surmonté de sa vieille enseigne, celui-ci donnait accès à un couloir, d'un côté se trouvait l'entrée du vieux cabaret, de l'autre une porte donnait accès à une petite salle (aujourd'hui disparue pour faire place à un nouvel immeuble).

Ce couloir menait autrefois à un jardin planté d'arbres sous lesquels des bancs et des tables rustiques attendaient les consommateurs. Ce jardin a fait place à une cour où, il y a quelques temps, on pouvait encore jouer à la boule plate.

Tout cela a changé, mais le vieux cabaret existe toujours.

Café la « Villa des Roses »

Se trouvait jadis chaussée de Jette à Koekelberg.

Ce cabaret possédait un vaste jardin où pendant les beaux jours d'été on dansait en plein air aux sons d'un petit orchestre.

Cette Villa des Roses dominait une vaste plaine sablonneuse en bordure de l'actuel boulevard Léopold II où, chaque dimanche, la garde civique venait faire ses exercices.

Hôtel d'Angleterre.

Situé jadis rue de la Madeleine, à l'angle de la rue Saint Jean. C'est là que se trouvait le local de la Société Royale la Grande Harmonie.

L'immeuble a disparu au moment de la suppression de l'ancien Monts des Arts.

Au XIV S. à son emplacement se trouvait le Cantersteen, ancien burg bruxellois.

La demeure qui se trouvait à cet endroit avait été vendue le 8 février 1769, c'est à ce moment qu'elle fut transformée en hôtel pour voyageurs, destination qu'elle conserva jusqu'en 1841.

C'est dans cet hôtel que descendit Napoléon le 16 février 1798 où il séjourna incognito.

Le 13 juin 1801, l'hôtel fut vendu à Mademoiselle Anne Duwelz, cette nouvelle propriétaire n'y fit pas de bonnes affaires, dès le 6 février 1819, elle fut déclarée en faillite.

Selon procès-verbaux d'huissier datés des 13 et 15 mai 1820, l'hôtel d'Angleterre et plusieurs autres maisons ayant appartenus à Mademoiselle Duwelz furent saisis à la requête des créanciers.

Le 12 juin 1821, l'Hôtel d'Angleterre fut vendu à Madame Van der Wellen, épouse de Simon Pick, cet hôtel continua dès lors à être exploité par divers tenanciers durant de nombreuses années.

En 1841, la Société Royale la Grande Harmonie, loua l'hôtel désaffecté, fit transformer les bâtiments et à l'emplacement de la cour et des dépendances fit édifier une vaste salle de danse et de concert.

Par arrêté royal du 7 novembre 1904 " relatif à l'élargissement et la rectification de la rue de l'Empereur et l'établissement de la ligne de la Jonction Nord-Midi entre la rue de la Madeleine et la rue de l'Hôpital " l'immeuble fut exproprié

par la ville de Bruxelles en même temps que d'autres maisons contiguës.

Le local de la Grande Harmonie fut cependant encore maintenu assez longtemps et disparut en même temps que l'ancien Mont des Arts.

Hôtel « le Faucon ».

Se trouvait jadis rue de la Montagne, à l'emplacement où était le café " Archiducs " ouvert le 1er décembre 1961 et qui avait fait place aux vieux cabaret le Duc Jean.

Le Faucon était une vieille auberge qui se nommait " Den Valck " dont il était déjà question en 1444.

En 1767 se nommait " Den Grooten Valck ".

En 1682, le courrier pour Bruges partait tous les jeudis du Faucon.

En 1830 on le mentionne sous le nom de Hôtel du Grand Faucon.

En 1847, il se nommait estaminet du Faucon.

Cette vieille auberge disparut au moment de la création des Galeries Saint Hubert, la cour de l'établissement fit place à un Marché aux Fleurs, sur lequel fut bâti, en 1851, l'actuel Théâtre du Vaudeville, sous le nom de Casino des Galeries Saint Hubert.

Hôtel du Grand Miroir.

Jadis rue de la Montagne.

C'était l'un des plus anciens hôtels de Bruxelles, sa première mention date de 1286.

L'origine de son nom provient de deux sources différentes; soit du ruisseau " le Miroir " qui jadis traversait le quartier, soit du nom d'un de ses premiers propriétaires nommé De Speculo (mot dérivant du latin qui signifie Miroir).

C'est dans cette auberge, qu'en 1419, Marguerite de Bourgogne et sa fille Jacqueline de Bavière, épouse du duc de Brabant Jean IV, vinrent se réfugier outrées des traitements infligés par son époux, l'histoire raconte que ces deux femmes quittèrent le Palais des Bailles, à pied, accompagnées seulement d'un domestique qui portait leurs bagages.

A partir du XVIII^e S. l'établissement prit le nom de " Hôtel du Grand Miroir " dès lors l'ancienne auberge perdit peu à peu son ancienne clientèle de rouliers pour être remplacée par des voyageurs plus cossus.

Plus tard, au moment de la révolution brabançonne, les patriotes se réunirent en cet hôtel pour dresser les plans d'attaque contre l'envahisseur étranger.

En 1845, il fut agrandi; la Famille Pasquier, devenue propriétaire, y aménagea quarante chambres confortables, une grande salle de fêtes décorée de lustres de cristal, de lourdes draperies de velour grenat et de plantes vertes.

Dans cet hôtel descendirent des hôtes de marque : Barnum et ses phénomènes en 1845 — Charles Baudelaire en 1864 — Toulouse Lautrec en 1885, venu à Bruxelles pour assister à l'Eden, de la rue de la Croix de Fer, aux représentations de ses camarades du Moulin Rouge de Paris, l'écrivain Colette, du nom de Willy Colette, en 1906.

Dans une lettre adressée le 13 octobre 1864, par Baudelaire à son ami Ancelle, il se plaignait de la cherté de l'établissement — 2 Frs. la chambre — 2 Frs. le déjeuner — 2,50 Frs. le dîner. Aussi pour réduire ses frais il signalait qu'il prenait presque tous ses repas ailleurs. Il ajoute, de plus, que pour le prix du Grand Miroir la cuisine était " fade et monotone ".

Au XIX^e S. cet hôtel était choisi comme point de départ et d'arrivée de nombreuses diligences pour Liège, Aix la Chapelle, Gand, Ostende, La Haye, Amsterdam, Utrecht, Mons, Paris, Lille et Calais.

En 1890, son propriétaire, un nommé Dourin, agrandit à nouveau l'hôtel qui comptait alors 75 chambres, la principale clientèle se composait de voyageurs de commerce.

Il y aménagea une cour spacieuse décorée d'arcades, un péristyle, qui existait encore il y a peu de temps, donnait accès à l'hôtel.

Dans cette cour, agrémentée de palmiers en pots, des garçons vêtus de noir, servaient les clients qui s'y attablaient les jours de la bonne saison.

L'hôtel fut fermé en 1914 et occupé pendant quatre années par les Allemands.

Entre les guerres 1914-1918 et 1940-1945, les locaux furent occupés par des cercles privés, des ateliers d'artistes, pendant tout ce temps l'établissement se délabra de plus en plus.

Pendant les dernières années de son existence on y voyait des associations telles que " l'Atelier " et le " Blue Note ", une école de langues, une école de danses tenue par le maître de ballet Poloff, un des échevins de la Belgique Joyeuse à l'Exposition de 1958.

On y vit également, mais pour peu de temps, un cabaret " l'Enfer " et un autre qui avait pris pour nom le titre pompeux de " Auberge de la Diligence du Grand Miroir ".

L'immeuble n'avait plus aucune valeur, mais le terrain, situé en plein centre de la ville, était évalué à 10.000 Frs. le mètre carré, cependant la dernière propriétaire ne voulait rien céder, se contentant uniquement des maigres revenus que lui rapportait la location des différents locaux de son immeuble vétuste.

La dernière propriétaire est décédée, ses héritiers en ont retiré une petite fortune dont elle n'a jamais voulu profiter. Elle préférait garder le souvenir du temps passé.

Hôtel des Négociants.

Situé autrefois rue de la Fourche, il eut son moment de vogue.

A côté se trouvait l'hôtel de la Gare Centrale.

A l'origine ces deux établissements ne formaient qu'un seul hôtel sous le nom de " Grand Hôtel de Cologne ".

La clientèle de l'hôtel des Négociants était formée de bourgeois et de voyageurs de commerce.

Hôtel du Prince Belge.

Cet hôtel se trouvait jadis rue de la Montagne, dans sa partie disparue et actuellement incorporée dans le boulevard de l'Impératrice, à l'endroit où se trouve un grand immeuble appartenant à la Compagnie d'Assurances De Nederlanden.

Cet hôtel devait être assez vaste, il était suivi d'un jardin allant jusqu'à la rue d'Arenberg.

Une plaque de bronze appliquée au-dessus de l'entrée du nouvel immeuble rappelle que c'est là que vécut Eduart Douwes Dekker, qui sous le pseudonyme de Multatuli, écrivit en 1859 un ouvrage " Max Havelaar " qui relate l'exploitation des Javanais par le gouvernement néerlandais.

Cette plaque commémorative a été placée en 1960 à l'initiative du " Vlaamse Club ".

Hôtel des Quatre Sceaux.

Se trouvait jadis rue de la Montagne au coin de la rue de Loxum.

Marguerite de Parme y vint en 1563 afin d'y rencontrer un singulier personnage qui y logeait, c'était un cornac qui était venu présenter à Bruxelles un éléphant vivant. Pour commémorer cet événement on plaça sur l'hôtel une plaque indiquant " Brabantini Viderunt Elephantem " qui signifie " les Brabants virent un éléphant ".

Hôtel Wellington.

Se trouvait jadis rue Ducale.

Ouvert le 20 septembre 1814, il était à l'époque considéré comme l'un des meilleurs de Bruxelles, sa clientèle était composée de personnages de marque.

Le patron et la patronne, d'origine française, étaient les époux Masse-Derycke.

Le personnel de l'hôtellerie comprenait : la patron, la patronne, une demoiselle de compagnie, quatre servantes, trois domestiques, une lingère, un cocher.

Avant de se fixer rue Ducale le patron Masse avait tenu l'hôtel d'Angleterre de la rue de la Madeleine, dont nous avons parlé plus haut.

L'affluence de clientèle obligea le tenancier d'agrandir son hôtel, à cet effet il loua, le 1 avril 1815, un immeuble voisin pour la somme annuelle de 1814 Ffs. auquel il donna le nom de Petit Hôtel de Wellington, il avait une autre annexe Montagne du Parc.

Mais les événements de cette époque troublée ne furent pas favorables au propriétaire de l'Hôtel de Wellington, les affaires périèrent de plus en plus, déclaré insolvable, l'hôtel et son mobilier furent mis en vente publique le 9 décembre 1817.

Après la vente des biens situés Montagne du Parc l'hôtelier Masse reprit à nouveau l'exploitation de son hôtel de la rue Ducale où il se réinstalla le 18 novembre 1820, la nouvelle exploitation semble avoir cessé vers 1824.

L'ancien hôtel de la rue Montagne du Parc avait été repris par la " Société Générale pour favoriser l'Industrie Nationale " la future Banque de la Société Générale de Belgique.

**RESTAURATIONS
AU XIX^e SIÈCLE
DE L'
EGLISE COLLÉGIALE
SAINTS PIERRE & GUIDON
A
ANDERLECHT**



par Marcel JACOBS

Le XIX^e siècle fut bénéfique aux édifices religieux de notre pays.

Outre l'édification de nombreuses églises imposantes, on réalisa quantité de restaurations dont l'importance ferait aujourd'hui pâlir d'envie la Commission Royale des Monuments et Sites.

Les restaurations apportées à nos églises ne se limitaient généralement pas à des réfections superficielles, mais comprenaient des travaux transfigurant parfois complètement l'édifice.

Ce fut le cas de la Collégiale des SS. Pierre et Guidon à Anderlecht construite, dans l'ensemble, en style gothique rayonnant.

On y apporta de multiples modifications à l'ensemble de son architecture. En outre on remplaça quasi entièrement son mobilier qui se constituait en majeure partie d'œuvres de style renaissance et baroque, qui fit place au goût du jour à un mobilier néo-gothique.

La qualité de certains éléments néo-gothiques, qui enrichissent alors l'église, peut dérouter maints historiens et archéologues qui peuvent hésiter quant à leur origine, maintenant que la patine de près d'un siècle s'y est accrochée.

C'est pourquoi il est intéressant de dénombrer ces importantes modifications qui contribuèrent à embellir cette construction, témoin vivant de près de mille ans d'architecture.

DESCRIPTION GÉNÉRALE ET APERÇU HISTORIQUE.

La collégiale est bâtie en forme de croix latine, divisée en trois nefs séparées par deux colonnes cylindriques.

La nef méridionale seule est bordée de deux chapelles, celle de saint Guidon à côté de la tour et celle de Notre-Dame de Grâce.

Tout l'édifice, à l'exception de quelques murs et de quelques fenêtres et de la flèche, appartient au style gothique rayonnant (XV et XVI^e siècle).

L'église est construite en briques et en pierres calcaires extraites des carrières d'Avesnes et de Dilbeek.

Sous la chœur se trouve une crypte attribuée par certains archéologues au IX^e siècle (1). Celle-ci est divisée en cinq nefs par deux rangées de colonnes cylindriques et par quatre piliers droits dans lesquels sont engagés des demi-colonnes. Suivant certains auteurs, cette crypte ou église souterraine fut, à l'origine, une église supérieure sur laquelle on aurait élevé, vers la fin du XI^e siècle, un édifice roman. Cette église romane, dont certaines traces subsistent encore dans le transept de l'édifice actuel, disparut à mesure que la construction gothique s'élevait.

Les plus ancien élément ogival de l'édifice est le porche latéral sud, dont la construction est évaluée à 1350.

Les trois nefs, les deux transepts et la chapelle Notre-Dame de Grâce sont construits vers la même époque, soit aux environs de 1400.

L'ancien chœur roman a été abattu en février 1469, le nouveau fut érigé sous la direction de maître Jean van Ruysbroeck.

En 1487, on travailla au chœur du baptistère (vontchoor) à côté de la tour et en 1506, on commença la reconstruction de la tour et la partie antérieure de la nef.

Enfin, peu après, l'édifice fut complété par l'élégante chapelle saint Guidon.

RESTAURATIONS. (2)

Sous Jean Antoine Buggenhout, curé de 1803 à 1819 (3), on se contenta de réparer les dégâts causés par les révolutionnaires français à l'église. On y effectua quelques réfections éparses, notamment aux autels de saint Guidon, le la sainte Vierge et de saint Roch, ainsi qu'à quelques tableaux.

On tenta tant bien que mal, avec des moyens financiers réduits à redonner à ce monument son éclat de l'Ancien Régime.

En 1815, on fit confectionner une nouvelle chaire de vérité. Celle-ci fut exécutée en style Louis XVI, avec des figures représentant saint Pierre et saint Paul, pour la somme de 450 florins. (fig. 4-1).

L'artiste qui confectionna cette œuvre nous reste malheureusement inconnu, à moins que ce soit le même qui y ajouta en 1822, le groupe de saint Guidon pour la somme de 300 florins, soit le sculpteur J. Bertels (4).



La collégiale SS. Pierre et Guidon après la restauration.

En 1823, l'église, qui depuis le Nouveau Régime, était dépourvue de cloches, hormis une petite dans la campanille, en acquit deux nouvelles. Celles-ci furent fondues dans les ateliers Vande Gheyn, à Louvain, l'une d'elles fut consacrée à saint Pierre (1552 K.), l'autre à saint Guidon (991 K.).

Négligée depuis trop longtemps, la Collégiale méritait une restauration complète. Une commission d'enquête ayant visité à cet effet l'édifice en 1843, on entama les travaux en 1845 sous la direction de l'architecte Suys.

L'État et la Province intervinrent dans les dépenses, chacun pour 4/15 soit 15.000 F. par an, la commune octroya un subside de 4.000 F. soit 1/15 et la fabrique paya le surplus, soit 24.000 F. ou 6/15.

Les travaux qui n'avançaient qu'avec lenteur, prirent fin en 1857 et se sont limités à la restauration extérieure du chœur et de la supérieure de la tour.

Néanmoins, ce coup de pouce incita la fabrique d'église à embellir cet édifice et en enrichir le mobilier.

Déjà, en 1843, le conseil de fabrique considérait comme indispensable l'achat d'une nouvelle châsse afin d'y déposer les reliques de saint Guidon, qui jusqu'alors se trouvaient dans une châsse en bois construite en 1595.

En 1712, cette "casse" (casse) fut remplacée par une belle châsse en argent. A l'approche des républicains français, celle-ci fut cachée avec d'autres objets de l'église, chez un particulier M. Moons. Cette précaution ne le sauva néanmoins pas des attentats sacrilèges, car une partie de l'argenterie de la châsse fut volée. A sa restitution à l'église en 1805, on se servit du reste pour faire d'autres meubles et ornements (5).

Grâce à de nombreuses donations, on fit construire la nouvelle châsse, par l'artiste F.H. Van Beveren, de Malines.

Cette imposante châsse en cuivre fut inaugurée à l'occasion de la quatrième translation des reliques de saint Guidon le 11 septembre 1851. (fig. 4-2).



*La collégiale au milieu du XIXe siècle, par H. Lallemand.
(Cliché Musée Erasme).*

Les comptes de l'église nous signalent vers la même époque la restauration d'une douzaine de tableaux, parmi lesquels on cite :

- saint François recevant la Rosaire de la Vierge, par de Crayer,
- un sujet tiré de la vie de saint Guidon, par de Crayer,
- saint Roch parmi les pestiférés, par Volders
et un portrait de M. Vanhourshagen.

En 1856, on remplaça l'autel du Saint Sacrement, datant de 1636, par un autel de style moderne. De goût médiocre, paraît-il, ce dernier fut déjà remplacé en 1898.

La restauration intérieure de l'édifice ne se fit pas attendre. Des 1855, le pavement fut rafraîchi et les dalles partiellement remplacées.

En outre, en 1860, on remplaça les escaliers menant au chœur.

Le maître-autel reçut une nouvelle jeunesse en 1859. Repeint et redoré, il fut, de plus, orné d'un nouveau tabernacle.

On rafraîchit encore, en 1862, les monuments funéraires de Hornes et de Walcourt (6). Ce dernier fut encore amplement restauré en 1868 par Dehaen pour la somme de 300 F.

A la suite du progrès, on installa le gaz d'éclairage dans l'église en 1862.

En 1862 aussi, Pierre Dievoet sculpta la statue de saint Guidon qui, depuis lors, fut portée dans toutes les processions.

La même année encore, on plaça deux nouveaux bénitiers en marbre noir à l'entrée de l'église sous le jubé.

En 1863, Jos Geefs, statuaire à Anvers exécuta un chemin de croix se composant de quatorze bas-reliefs avec, en plus, les dessins et dorures de trois armoiries et les noms de onze donateurs, pour la somme de 1.562,70 F.

Lors de la suppression du cimetière entourant l'église, en 1879 (7), l'architecte Van Ysendijck fut chargé par l'administration communale d'élaborer un projet d'ensemble pour la transformation du quartier.

Ce plan comportait l'abaissement du cimetière et du sol extérieur pour l'établissement d'un trottoir autour de l'église, la construction d'un mur de soutènement, d'un grand escalier vers la façade principale, l'établissement d'une clôture en fer forgé avec piliers et supports, le placement de candélabres, le tout pour la somme totale de 82.406,33 F.

Ce projet reçut l'approbation des autorités compétentes.

Le mur de soutènement, surmonté d'une balustrade en fer forgé, fut adjugé le 2 mars 1880 à MM. Feignet et Schrijvers au prix de 72.800 F. et les travaux mis en exécution en 1881.

Les voies publiques furent alors considérablement élargies et leur niveau modifié.

Mais, par la suite de l'abaissement du niveau du cimetière et de la voie publique, les fondations de la façade principale et d'une partie des façades latérales de l'église furent déchaussées.

La construction d'un soubassement en pierres de Gobertange, destiné à masquer les fondations mises à nu, s'imposait. Il résulta de ce chef une dépense supplémentaire de 4.000 F.

Mais, si grâce à ces heureuses transformations, la belle collégiale fut mise en valeur, on put juger d'autre part le déplorable état de délabrement de l'édifice.

Le parement, surtout vers le nord, était envahi par la mousse et la végétation et réclamait un nettoyage et un rejointage sérieux.

Les pinacles, les clochetons, les crochets et les fleurons des gables, les gargouilles et les balustrades avaient disparu ou étaient sur le point de s'écouler.

Les meneaux des fenêtres, leurs claires-voies, les panneaux de vitrage, tout se trouvait dans un état lamentable, voisin de la ruine.

Les pierres se détachaient par morceaux au point de devenir un danger public. On était obligé d'enlever des tourelles qui menaçaient la sécurité des passants. Dans certains endroits les sculptures étaient devenues méconnaissables, dans d'autres elles avaient complètement disparu.

Ces conclusions amenèrent, en 1881, à établir un devis approximatif en vue d'une restauration de l'édifice. Celui-ci fut évalué à la somme de 286.694,37 F. y compris la construction d'une flèche en ardoises qui devait surmonter la tour.

Les ressources d'alors ne permettant pas de mettre la main à l'œuvre, on se borna à évaluer les dépenses nécessaires pour démonter les éléments du monument qui menaçaient ruine, telles que balustrades, pinacles, parties de gables, etc... et à rempiéter les plinthes déchaussées. La dépense résultant de ces travaux devait s'élever à la somme de 38.223,36 F.

Ces travaux de démolition, et non de restauration, devaient avoir pour effet de dénaturer l'édifice plutôt que de l'embellir et ne furent de ce fait pas entrepris.

En 1885, on installa de nouvelles orgues, œuvre de MM. Bellion et Van de Lo, facteur à Rotselaer, dont le buffet fut sculpté par M. Janssens, de Saint Trond.

Quelques années auparavant, on avait vendu pour 2.000 F. l'orgue, qui avait été fabriqué en 1626, par Mathieu Langhendal pour la somme de 1500 fl. du Rhin.

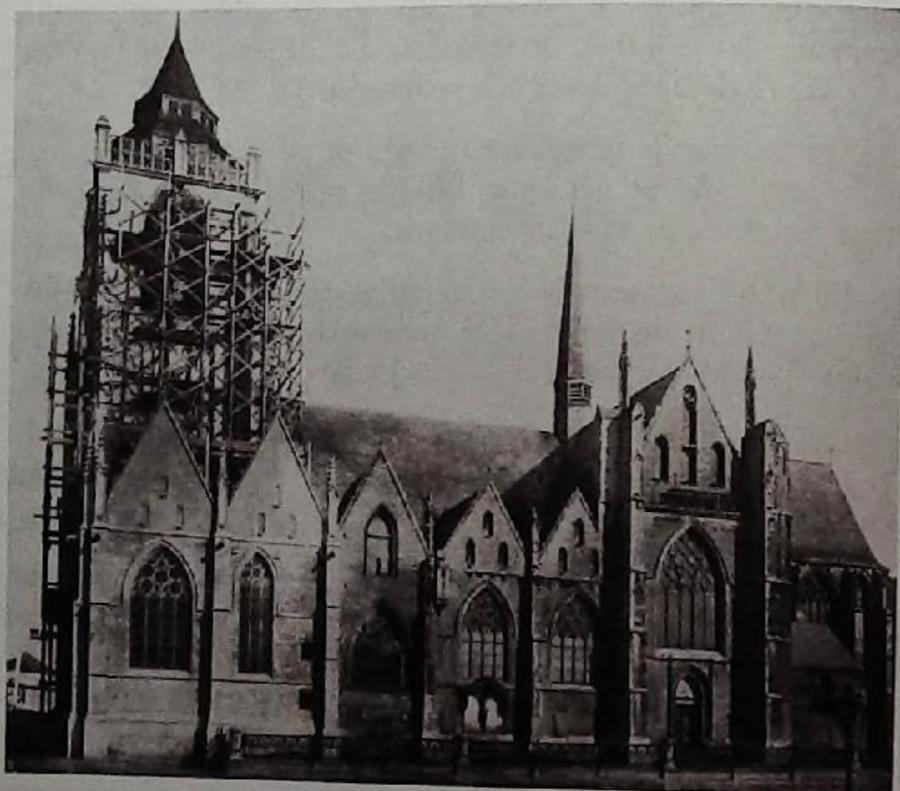
En 1887, après nouvel examen, le conseil de fabrique sur la proposition du nouveau curé J. Bossaerts décida de reprendre le projet de la restauration complète de la Collégiale, tout en abandonnant l'édification de la flèche. L'évaluation de ces dépenses était de 241.008,78 F.

L'administration fabricienne décida de contracter un emprunt de 60.000 F. afin de pouvoir payer sa quote-part d'intervention et s'adressa à toutes les administrations intéressées pour obtenir les subsides nécessaires en proposant d'échelonner les travaux sur une période de dix ans.

Les travaux furent adjugés à MM. Herpin, Clusman et Dublie frères, entrepreneurs à Bruxelles, pour la somme de 240.782,91 F. L'Etat intervint dans la dépense pour la moitié, la province pour 4/15e, la commune pour 1/15e et la fabrique pour 6/15e.

On dut néanmoins attendre l'année 1892 pour voir débiter les travaux qui se prolongèrent jusqu'en 1903. La restauration cette fois, s'étendit à l'entièreté de l'édifice.

On ne peut suivre cette restauration par ordre chronologique, c'est pourquoi on la suivra élément par élément.



*Restauration de la tour vers 1892.
(Copyright A.C.L.)*

FLECHE.

L'élément le plus marquant de cette restauration fut sans aucun doute l'élévation de la flèche.

Elle fut achevée en deux ans, au prix de 120.000 F., sous la direction et d'après les dessins de l'architecte Van Ysendijck et solennellement inaugurée le 19 septembre 1898 en présence du Cardinal Goossens, archevêque de Malines et de plusieurs hommes politiques.

De style gothique flamboyant, la flèche apporta ainsi un couronnement heureux à la tour, commencée déjà au début du XVI^e siècle.

AUTELS.

L'église, à la veille de la restauration, était ornée des autels suivants :

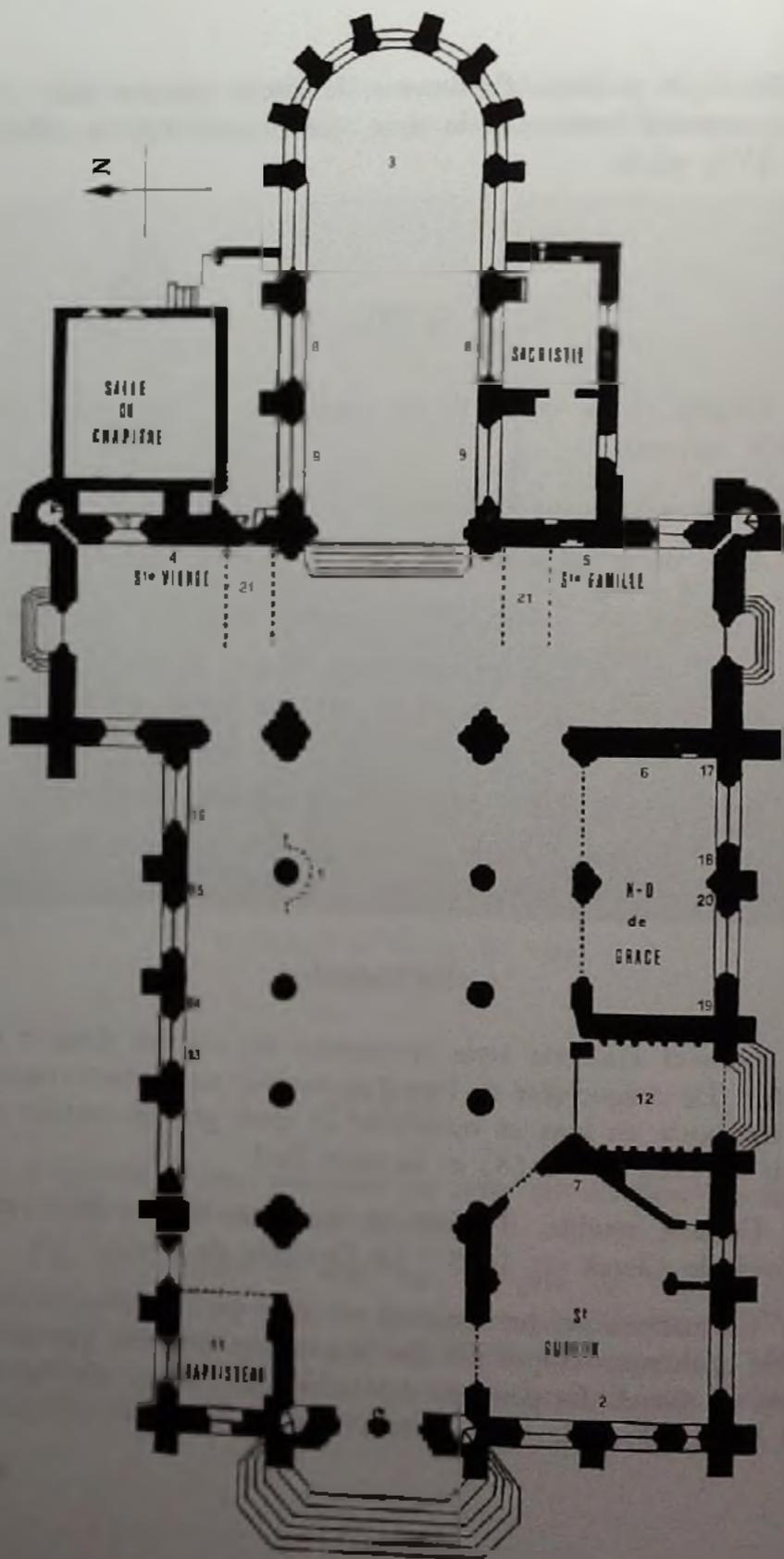
- Maître-autel, dans le chœur,
- Autel de la Sainte Vierge, dans le transept nord;
- Autel de saint Roch, dans le transept sud;
- Autel de saint Pierre et sainte Anne, respectivement à gauche et à droite de la nef centrale devant les escaliers du chœur;
- Autel du Saint Sacrement, dans la chapelle du même nom;
- Autel de saint Guidon, dans la chapelle du même nom.

Maître-autel.

Celui-ci était de style renaissance et s'élevait jusqu'à la voûte. De chaque côté de l'autel se trouvait une boiserie munie d'une porte en bois et surmontée de deux grandes statues en bois de saint Pierre (8) et de saint Paul.

Comme retable, il avait un immense tableau peint par Henri de Clerck en 1628 "La Descente de Croix".

Ce maître-autel fut remplacé en 1893 par l'autel actuel, de style gothique, sculpté par De Maertelaere et peint par Janssens de Gand. La peinture des volets est l'œuvre de Robert de Pauw (9). (fig. 4-3).



Autel de la Sainte Vierge.

L'ancien autel de style renaissance avec colonnes carrées était orné d'un beau tableau peint par De Crayer " La Vierge au Rosaire " (10).

L'autel, tombant en ruine, fut remplacé en 1899.

Ce nouvel autel exécuté par De Maertelaere comprend trois panneaux représentant au milieu, le couronnement de la Sainte Vierge et sur les côtés, la Vierge avec l'enfant Jésus donnant le Rosaire à saint Dominique et l'Annonciation de la Sainte Vierge. (fig. 4-4).

Autel saint Roch.

Comme le précédent, cet autel disparut en 1899. Celui-ci était de style renaissance avec colonnes torsadées, il avait comme retable, un tableau représentant " SS. Roch, Christophe, Sébastien et Antoine " peint par Volders.

Le nouvel autel ne fut plus consacré à saint Roch, mais à la Sainte Famille. Celui-ci composé également de trois panneaux, " les épousailles de la Sainte Vierge, la mort de saint Joseph, et l'intérieur de la maison de Nazareth ". (fig. 4-5).

Autels de saint Pierre et sainte Anne.

Ces deux autels, disparus en 1893, n'ont pas été remplacés.

Ceux-ci étaient décorés aux armes du doyen Jean Van Pede, mort en 1632 et étaient jadis encastrés dans un jubé qui, jusqu'en 1712, séparait le chœur du reste de l'église.

Ils avaient respectivement comme retable les diptyques suivants : " la naissance de Jésus et l'adoration des Mages; et l'Apparition du Christ à sa mère après Sa résurrection et la descente du Saint Esprit ".



*Intérieur de l'église au milieu du XIXe siècle, par H. Lallemant.
A gauche l'autel de la sainte Vierge avec le retable « la Vierge
au Rosaire » et à droite l'autel saint Roch.
(Cliché Maison Erasme)*

Autel du Saint Sacrement.

Construit, comme nous l'avons vu en 1856 en remplacement d'un autel de style renaissance ayant comme retable " l'exaltation du Saint Sacrement ", toile remarquable par la variété et la vérité des figures devant l'ostensoir.

Cet autel fut remplacé en 1898. Sous une niche richement décorée au dessus de l'autel, on plaça un Sacré Cœur (11). (fig. 4-6).

Autel de saint Guidon.

Celui-ci était de bois avec colonnes ayant comme retable le grand tableau de De Crayer exécuté en 1635 " saint Guidon ".

L'autel actuel, en pierre, est l'œuvre de M. Peeters d'Anvers exécuté en 1898 d'après les plans de Van Ysendijck. (fig. 4-7).

Les statues de saint Guidon, saint Joseph et de saint Louis ont été sculptées par Mathias Zens de Gand.

STALLES.

Les stalles en chêne, construites en 1712, comportaient 24 sièges divisés en quatre parties de six sièges, disposés de chaque côté du chœur. Chaque élément était terminé par des boiseries couronnées par une corniche s'élevant jusqu'au dessus des culs de lampe.

Écoutons la plainte de Tant fils et de Vandeneynde lors du placement de ces immenses stalles.

" Horreur - Vandalisme... Pour placer ces stalles de haute dimension et à corniche colossale, on n'a pas hésité de briser et de raser le cordon de pierre qui existait à l'entour du chœur, ainsi que les culs de lampe aux figures d'anges et de prophètes, qui supportaient les bases saillantes des chaises... "

Ces stalles ont été enlevées en 1893 et remplacées par des stalles "gothiques" se composant de deux fois six sièges. Chaque extrémité est ornée d'une statue de Saint Apôtre.

Ces stalles furent exécutées par M. Daems de Turnhout d'après les dessins de De Maertelaere. Les dais et les culs de lampe ont été remis dans leur état primitif par les soins du même sculpteur. (fig. 4-8).

Les statues d'apôtres que nous voyons aujourd'hui au pourtour du chœur supportées par les culs de lampe et sous des dais finement sculptés, ne furent exécutées qu'en 1908 par Guerits.

VITRAUX.

A l'entrée du chœur, à gauche et à droite, se trouvent deux vitraux comportant encore d'importants fragments de verrières datant des XVe et XVIe siècles, qui ont miraculeusement traversé les siècles.

Celui de droite représente Dieu le Père, Jésus Christ et la Vierge. En dessous, au milieu, le chanoine donateur, entouré de saint Pierre, de saint Paul et de saint Guidon. Plus bas encore, les armoiries du chanoine donateur.

Celui de gauche représente la Sainte Vierge et l'enfant Jésus, entouré d'un chanoine donateur et de plusieurs Saints.

Après un projet de restauration de ces vitraux, par Coocke en 1873, les travaux de réfection furent finalement entrepris en 1901-2, par J. Capronier et F. Comère (12). (fig. 4-9).

SALLE DU CHAPITRE.

En 1770 fut construite, partiellement avec des matériaux de réemploi provenant de l'antique chapelle saint Martin de Aa, la salle du Chapitre. Celle-ci fut bâtie au flanc nord du

chœur, là où, de 1607 à 1664, s'élevait un ermitage. La nouvelle salle servait aux chanoines pour y tenir leurs séances capitulaires.

En 1903 cette salle fut transformée suivant les plans de l'architecte Langerock et a permis, en abaissant la toiture, d'ouvrir la fenêtre murée de l'église dans le transept nord.

La même année cet architecte conçut aussi la décoration par (fig. 4-10).

des meneaux admirables les fenêtres supérieures du vaisseau de l'église, qui étaient à l'origine de simples baies ogivales.

PAVEMENT.

Le pavement de l'église en marbre gris et noir, et celui du chœur en marbre blanc et noir fut placé en 1762.

Ce pavement usé, disposé en quadrillé droit, fut supprimé et remplacé en 1902 et placé en diagonale. On ne prit malheureusement pas la peine de replacer les pierres tombales à leur place originelle (13).

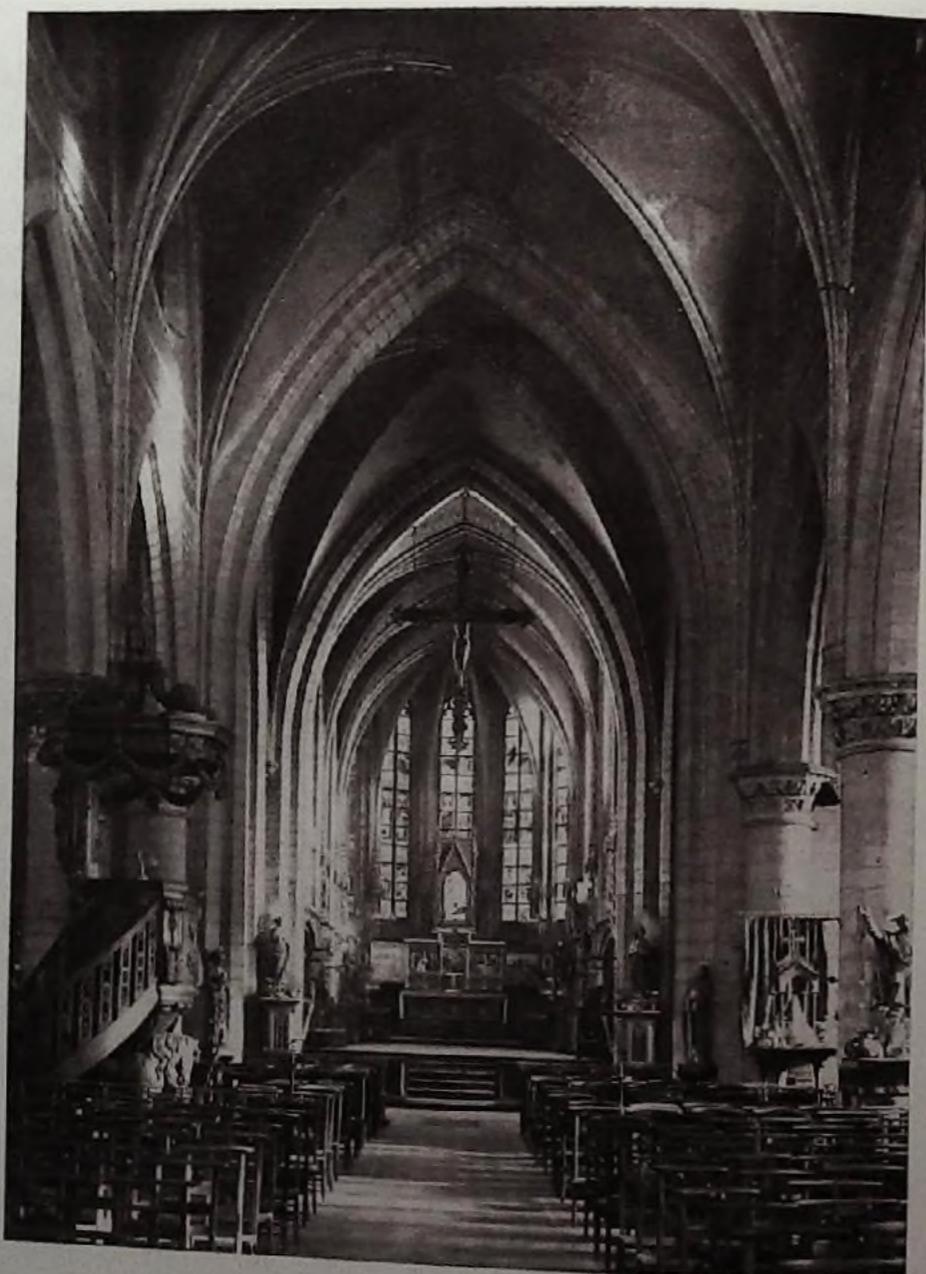
FONTS BAPTISMAUX.

Les fonts baptismaux furent construits en 1902, restituant ceux du XVe siècle.

Ils sont surmontés d'un beau couvercle en cuivre doré, suspendu à une potence mobile et fer forgé, œuvre de Mathias Zens. (fig. 4-11).

PORCHE LATÉRAL SUD.

Le chœur de la Sainte Trinité, que l'on appelait aussi le chœur de Cothem ou de sainte Elisabeth, en mémoire des fondations qu'y firent Jean de Cothem et sa femme Elisabeth Suweels vers l'an 1500.



*Nef centrale et chœur, après la restauration.
 A l'extrême droite Saint-Guidon, sculpté par Pierre Dievoet en 1862.
 Au centre, le maître-autel surmonté de la châsse de saint Guidon.
 A gauche et à droite à l'entrée du chœur les statues des
 SS. Pierre et Paul provenant de l'ancien maître-autel.*

(Copyright A.C.L.)

Ce chœur fut transformé en 1839 en chapelle dédiée à Notre-Dame de Grâce. Il s'agit ici du porche latéral sud qui fut établi (ou rétabli dans son état primitif ?) en 1899 et décoré en 1908 d'une série de statues, placées dans des niches (14). (fig. 4-12).

DIVERS.

Suivant les plans de l'architecte Van Ysendijck, approuvés en 1899, on exécuta en style gothique les portes des transepts ainsi que celle de l'entrée principale qui était de style baroque avec têtes d'anges.

Van Ysendijck dessina encore les bancs de communion, les girandoles ainsi que les grilles en fer forgé séparant les chapelles de l'église.

PEINTURES MURALES.

L'église était autrefois ornée en partie de nombreuses peintures murales qui, quoique exécutées sans la moindre préoccupation d'ordonnance contribuaient néanmoins à décorer richement l'église.

Ayant découvert les premières traces de celles-ci en 1855 sous une épaisse couche de chaux, le conseil de fabrique décida en 1890, de les faire restaurer. Ce travail délicat fut confié à M. Meertz.

Ainsi furent restaurés, dans le transept nord un Jugement de Dieu et un saint Christophe de grande dimension. Dans le bas-côté du même transept sainte Anne et un chevalier.

Dans le transept sud, à côté de l'autel, la Transfiguration du Christ au mont Thabor.

La nef côté nord compte quatre peintures murales :

le martyr de saint Erasme; (fig. 4-13)

saint Guidon; (fig. 4-14)

saint Bruno; (fig. 4-15)

et sainte Wilgeforte. (fig. 4-16).

C'est la chapelle du Saint Sacrement (aujourd'hui N.D. de Grâce) qui nous offre une œuvre complète de peintures murales, dont une partie est peinte à fresque, c'est-à-dire exécutée sur le mortier vif, d'autres sont peintes sur la pierre naturelle.

Les fresques de cette chapelle, autrefois masquées sous le badigeon, ont été découvertes presque intactes en 1892, en particulier celles qui ornent la voûte et qui représentent des anges jouant divers instruments. La partie au-dessus de l'autel représente plusieurs époques de la vie de saint Guidon, ce qui laisserait croire que la chapelle était dédiée à l'origine à ce Saint.

Sous la fenêtre de la première travée se développait sur une longueur de 4,77 m. et sur une hauteur de 1,47 m., une peinture murale du XVIII^e siècle représentant un pèlerinage à saint Guidon.

" Sur un ciel clair se détachait l'église paroissiale d'Anderlecht située dans un paysage assez vaste. De nombreuses petites figures de pèlerins à cheval se trouvaient devant le portail ainsi que de nombreux infirmes se traînant jusqu'au temple. La partie inférieure était constituée par une simple grisaille " (15).

Ce panneau n'avait pas une grande valeur et se trouvait dans un tel état de détérioration que M. Meertz estima ne pas devoir le reconstituer, et il préféra continuer les tapisseries.

Entre les fenêtres, exécutées en grisailles par M. De Dobbeleere en 1897 avec des emblèmes empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament, se trouvent un saint évêque, saint Guidon et les apôtres saints Pierre et Paul. (fig. 4-17-18-19-20).

La face opposée à l'autel, n'avait primitivement pas de décoration picturale. M. Meertz, d'accord avec la Commission Royale des Monuments compléta la peinture de la chapelle en y représentant, comme sur la face opposée, la légende de saint Guidon mais avec d'autres thèmes.

Enfin la décoration des voûtes, sauf celle de la tour, qui est nettement de style renaissance, se rattache à un mode de décoration usité dans le Brabant.

TABLEAUX.

Au début de la domination française, de nombreux tableaux provenant du chapitre sécularisé, furent cachés chez l'instituteur Pierre Moons. A la mort du prêtre Dominique Moons (fils de l'instituteur) ceux-ci furent légués à l'église (16).

Parmi ces tableaux, dont beaucoup sont remarquables, on peut citer :

- un triptyque, l'Adoration des Mages, attribué à Jérôme Bosch;
- une sainte Marie Madeleine par Henri Declerck;
- un Ecce Homo peint à la manière de Coxie, XVII^e siècle;
- une Adoration des Mages, attribuée à Breughel de Velours;
- une Adoration des Mages par Abraham Van Diepenbeeck (1596-1675);

ainsi que plusieurs copies des écoles flamandes et d'Anvers.

Les autres tableaux restés dans l'église et qui étaient en majeure partie des retables ornant quelque autel, n'échappèrent pas à la convoitise des Français. Ces œuvres d'art prirent le chemin des musées de Paris à l'exception du " saint Guidon " peint par De Crayer qui fut restitué quelque temps après.

Il fallut attendre 1816 la restitution des autres tableaux.

Malheureusement, lors de la restauration de l'édifice et afin de faire face aux lourdes dépenses qu'occasionnèrent ces travaux, la fabrique d'église fut contrainte de vendre plusieurs tableaux et non des moindres à l'Etat dont :

- la Vierge au Rosaire par Gaspar De Crayer, (1582-1669);
- SS. Roch, Christophe, Sébastien et Antoine par Volders;
- une déposition de la croix par Henri Declerck;
- un diptyque, l'apparition du Christ à sa mère et la descente du Saint Esprit;
- un diptyque, la naissance de Jésus, et l'adoration des Mages (XVIIe siècle).

CRYPTE.

Depuis trop longtemps abandonnée et négligée, la crypte (crocht), vestige architectural intéressant, méritait une restauration adéquate afin de la réouvrir au culte.

Au XVIIIe siècle déjà, elle ne fit plus office que de cave ou de débarras où on déposait jusqu'aux matériaux de construction. L'entrée même de la crypte était périlleuse, mais suivons plutôt M. Vanderrit dans sa reconnaissance qu'il en fit en 1844 (17).

" Pour y arriver, on traverse la sacristie; dans une salle contiguë à celle-ci, se trouve une trappe contre laquelle vient s'adapter une échelle presque verticale. Parvenu au bas des marches, on se trouve tout à coup plongé dans d'épaisses ténèbres; mais bientôt des masses confuses se présentent aux regards, éclairées par quelques pâles rayons qui pénètrent dans le souterrain par des lucarnes étroites. L'âme s'y anime d'un saint respect à la vue d'un imposant désordre. Les yeux se portent successivement sur les statues mutilées, des tombeaux couverts de poussière, des autels nus et abandonnés... "

Sous la direction de l'architecte Van Ysendijck, les travaux de restauration furent enfin entrepris en 1892.

L'escalier établi en coupant dans une des voûtes d'arrête fut supprimé et, afin de faciliter l'accès à la crypte, on ouvrit deux portes (murées) à l'extrémité des nefs, par lesquelles on fit aboutir deux escaliers, partant des transepts supérieurs. (fig. 4-21).



*La Crypte, par E. Puttaert, fin du XIXe siècle.
(Cliché musée Erasme).*

On resta peut-être dans la pensée de l'architecte primitif, car, lors de ces travaux, on trouva des vestiges d'escaliers à cet endroit.

L'autel principal a été reconstruit sur l'emplacement de l'autel primitif dont les traces sont encore visibles. Les anciens autels latéraux, au nombre de deux et appuyés contre la muraille, subsistèrent en entier et ne nécessiterent que quelques réfections minimales.

La réouverture et la bénédiction solennelle de la crypte eurent lieu le 2 octobre 1892 en la présence du cardinal Goossens, archevêque de Malines.

A l'occasion de l'achèvement des travaux de restauration de l'église et de l'inauguration de la flèche, on installa sous le jubé, une pierre commémorative placée in perpetuam rei memoriam.

Voici le texte de l'inscription gravée en caractères rouge et bistre sur du marbre gris.

En l'an de grace MDCCCLXXXVIII le XIX Septembre au nom de Sa Majesté Léopold II, Roi des Belges, V. Berge-rem, Ministre de la justice, L. De Bruyn, Ministre de l'Agriculture et des Travaux publics, F. Schollaert, Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, J. Vandenpeereboom, Ministre des Chemins de fer, Postes et Télégraphes, A. Vergote, Gouverneur du Brabant, ont, en présence de S.E. le Cardinal Goossens Archevêque de Malines, solennellement inauguré la flèche construite sur la tour de cette église collégiale d'après les plans et sous la direction de l'architecte J.J. Van Ysendijck, J. Bossaerts étant curé de la paroisse, le chevalier O. Clément de Cléty, président du Conseil de Fabrique († XIX juin MDCCCLXXXVIII) C. Schneider, F. Schootman, L. Orban, J. Roelandts, A. Verhaegen, C. De Decker, A. Vandenhove, V. Van Roye, membres du conseil de Fabrique, G. Moreau, Bourgmestre de la commune, S. Dublie, constructeur de la flèche.

QUELQUES ŒUVRES NOTOIRE DU XX^e SIECLE.

Après la première guerre mondiale fut remplacé le chemin de croix exécuté en 1864 par Jos Geefs. Le nouveau, qui fut exécuté par Van de Capelle, prit comme modèle le bas-relief votif que se trouvait dans le transept sud et daté de 1527. Cette œuvre fut transférée à cette occasion dans le transept nord.

Vers 1930, un autel de pierre vint s'ajouter dans la chapelle de saint Guidon, celui-ci fut dédié à sainte Thérèse.

La grande fenêtre de la tour fut ornée d'un vitrail moderne en 1964-65.

1. Van Der Rit, F., *Etude Archéologique, Architectonographique et Iconographique sur l'église souterraine d'Anderlecht lez-Bruxelles*, présenté à la séance de l'Académie le 5 juillet 1844.
2. Les renseignements concernant ces restaurations ont été recueillis :
 - archives de la cure, rue du Chapelain, comptes de l'église, 1804-1841, 1871-1903.
 - archives maison Erasme, rue du Chapitre, comptes de l'église, 1842-1870.
 - archives communales, maison communale, Place du Conseil, Procès verbaux du Conseil communal, 1824 à 1885. Bulletin communal, 1885 à 1900.
 - J. Bossaerts, curé, *Monographie de la paroisse saint Pierre à Anderlecht*, cure, rue du Chapelain, 1907.
3. Jean Antoine Buggenhout, vicaire à Audenaken, devint chanoine d'Anderlecht le 18 janvier 1794. Il resta chanoine jusqu'à la suppression, puis devint desservant 4 Vlezenbeek, le 5 octobre 1800, archiprêtre du district. Il fut nommé curé d'Anderlecht le 3 juillet 1803. († 2 avril 1819).
4. Il est étonnant que peu après, en 1855 A. Wanters dans son livre « Histoire des environs de Bruxelles » ait confondu cette chaire avec celle construite en 1638 par Pierre Vander Jeucht.
5. Registre mortuaire 1843, 3 décembre. R.D. Moons praefectus, cure, rue du Chapelain.
6. Le mausolée de Jean de Walcourt, seigneur d'Aa, se trouvait jadis plus bas dans l'église et ne fut transféré dans le chœur qu'au début du XVIII^e siècle. Le chevalier, couché présentait alors son côté gauche au visiteur.
7. Depuis la construction du cimetière communal en 1866, on ne fit plus d'ensevelissement autour de l'église

8. Ces statues se trouvent actuellement au grenier de la salle du chapitre. La statue de saint Pierre fut exécutée en 1633 aux frais de l'avocat Pierre Gaillaert, père du chanoine.
9. Les volets sont actuellement déposés dans le grenier de la salle du chapitre.
10. La mère du Christ y apparaît assise sous un dais, entourée par saint Pierre et d'autres saints.
11. En 1949, la chapelle, ainsi que l'autel, ont été consacrés à Notre-Dame de Grâce de Scheut. On plaça alors dans la niche l'antique statuette représentant la Vierge, restaurée à cette occasion par Van de Capelle.
12. Vanden Bemden Yvette, *Vitraux Brabançons du XVIe siècle, Anderlecht - Diest - Oisgneurcq - Steenbuffel*.
Ouvrage inédit, Institut Supérieur d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, Université catholique de Louvain, septembre 1968.
13. Il est regrettable que, par la disposition des pierres tombales d'alors, la majeure partie de ces pierres sculptées soient effacées aujourd'hui et pratiquement méconnaissables. Il existe heureusement un inventaire avec plans et dessins des tombeaux avec leur situation, exécuté au XVIIIe siècle. « *Basilica Anderlechtensis*, Bibliothèque Royale, fonds Goethals, n° 1544 ».
14. Rappelons, que cette partie de l'église remonte, suivant les archéologues, au milieu du XIVe siècle et si porche y fut, celui-ci était déjà fermé au début du XVIe siècle.
15. J. Bossaerts, *Monographie de la paroisse saint Pierre à Anderlecht*, Op. Cit.
16. Dominique Moons est généralement cité comme dernier membre du chapitre d'Anderlecht, ce qui semble inexact puisque la dernière liste des membres du chapitre ne le désigne nullement.
17. Van Der Rit F., Op. Cit.



De-ci de-là...

LE PALAIS DU PRINCE D'ORANGE

Le Prince d'Orange, fils aîné du Roi Guillaume Ier, préférait vivre dans notre capitale plutôt qu'à La Haye, trop rigoriste à son goût.

Il décida de se faire construire un Palais près du Parc de Bruxelles et adopta le style néo-classique, très à l'honneur à cette époque. Les travaux, commencés en 1823 par l'architecte Van der Straeten, père, prirent fin en 1829 sous la direction de Tielman Suys.

Le Prince d'Orange occupait son Palais depuis à peine un an quand la révolution éclata. Le roi Guillaume Ier de Hollande obligea son fils à marcher sur Bruxelles avec son armée qui dut s'exécuter, malgré sa sympathie pour nos compatriotes. Il essaya toutefois de négocier avec le chef de l'opposition et promit de jouer auprès de son père un rôle de médiateur. Mais le roi ne put se résigner à voir l'écroulement de son œuvre. Il donna l'ordre à son second fils, le Prince Frédéric, de faire régner l'ordre à Bruxelles.

Les événements, comme on le sait, conduirent les Belges à l'Indépendance. Le Palais fut mis sous séquestre. En 1842, il fut cédé au Gouvernement belge.

En 1853, à la majorité du Prince Léopold, le Palais lui fut offert mais il refusa ce cadeau, préférant occuper une aile du Palais Royal.

Vers 1860, le Gouvernement décida de l'utiliser comme Musée d'Art moderne. L'architecte De Man fut chargé de mener les travaux de transformation.

A l'heure actuelle et cela depuis 1876, il est le siège de l'Académie Royale de Belgique.

Ainsi le Palais, construit par le Prince d'Orange, devint successivement le Palais du duc de Brabant, le Musée moderne et enfin le Palais des Académies.

BIBLIOGRAPHIE

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE LE VIEUX-LIÈGE

Publication trimestrielle, N° 197-198 (Tome IX), avril-septembre 1977.

- Rectifications d'attributions et identifications de peintres liégeois des XVI^e et XVII^e siècles, par Jacques HENDRICK.

« Le Christ mort pleuré par les anges », toile attribuée à Gérard Douffet passe maintenant pour être une œuvre de Bertholet Flémalle. « La Conversion de Saint-Paul » de Gérard de Laresse et « La Cène » de Lambert Lombard lui sont également attribuées. Plusieurs œuvres, par contre, dont il était présumé l'auteur lui sont retirées. « La Religion protégeant la France » serait de Charles Le Brun, « La Peste des Philistins » et « Le Martyre de sainte Catherine » demeureraient inconnus.

- Pour le bi-centenaire du fusil 77, par Marie DELCOURT et Jean HOYOUX.

Le fusil 77 fut fabriqué par l'armurerie liégeoise en 1777 et resta en service jusqu'après 1840.

- L'Ancienne Chasse de Sainte Ode d'Amay. Sa place dans l'art rhéno-mosan, par Richard FORGEUR.

Etude sur l'ancienne chasse de Sainte-Ode d'Amay exposée au château de Luton Hoo au nord de Londres.

- Gastronomie liégeoise, par Roger PINON.

Recherches sur l'étymologie de spécialités culinaires de la région liégeoise. La « Hufenale », petit pain plat; la « Sêchene », tarte au sucre, le « Vôtion », gâteau au sucre de Verviers et de Herve.

- Un nouveau traité sur les noms de famille belges (Suite: Bra-a-Bly), par Jules HERBILLON.

- Coin des chercheurs: Croix d'Occis (Suite), par Charles BURY.

HAINAUT TOURISME

Périodique bimestriel, juin 1977, N° 182.

- 1977: année Rubens: Dans les pas de Blandine Rubens qui vécut aux Ecaussinnes, par Abbé L. JOUS.

Blandina, la sœur de Rubens, épousa en 1590 Siméon du Parcq, bailli d'Ecaussinnes Lalaing. Elle fit don à sa ville d'adoption d'un retable baroque en marbre de Rance. On connaît peu de choses sur sa vie aux Ecaussinnes car les documents furent détruits, en 1668, par la soldatesque française.

- Ellezelles, capitale du Folklore Hennuyer, par Joseph DELMELLE.

A Ellezelles, auquel ont été soudés les villages de La Hamaide et de Wodecq, le folklore est encore vivant.

L'auteur nous décrit, entre autres manifestations, le sabbat des sorcières, la Foire aux Artisans et le « Musée vivant » de La Hamaide.

- Autour du Grand Bouddha de Mariemont, par Karl PETIT.

Les promeneurs du parc de Mariemont sont intrigués par les œuvres asiatiques que Raoul Warocqué, mécène hennuyer, y a fait placer. Karl Petit nous les présente toutes et nous en révèle la symbolique.

- Chapelles en Hainaut, par Yvonne du JACQUIER.

Parcourant la commune de Flobecq, l'auteur nous décrit les chapelles: Sainte Anne, Saint Pierre, Ss. Luc et Christophe, Notre-Dame de la Bonne-Mort, Notre-Dame de Bonne Espérance, Notre-Dame du Bois-Duché.

- Siège de Saint-Ghislain par le Marquis de la Force (juillet 1746), par Jean GODET.

Événements du siège de Saint-Ghislain assailli par les armées de Louis XIV lors des guerres de Succession d'Autriche.

- **Les Ducs d'Havrè**, par Emile POUMON.

Brève chronique de la famille des Ducs d'Havrè.

HAINAUT TOURISME

Périodique bimestriel, juillet 1977, N° 183.

- **Monceau-sur-Sambre, son Seigneur de Gâvre et son château**, par Willy STAQUET.

Histoire de la terre de Monceau, érigée en commune indépendante et autonome par la Charte de 1467, rattachée à Marchienne-au-Pont sous l'occupation française. Elle retrouva à nouveau son autonomie sous le régime hollandais, suite à une plainte des Moncellois adressée à Guillaume Ier.

- **Chapelles en Hainaut**, par Emile POUMON.

L'auteur nous convie à le suivre dans son circuit des chapelles hennuyères.

- **La forêt belge s'ouvre au public**, par E. CLICHEROUX.

Les forêts belges couvrent 20, 21 % de l'étendue du territoire.

L'Administration des Eaux et Forêts tient le rôle de protecteur de ce milieu naturel, « résultante de nombreuses interventions de l'homme depuis des siècles ». Ce rôle serait inutile sans l'éducation de la population. En 1975, elle mena une action, en ce sens, afin de lui apprendre à mieux connaître et à respecter la nature.

- **La Ferme de la Marche**

Histoire et occupants de cette ferme, vestige du passé au cœur du Pays Noir.

- **Saint Jean Népomucène à Charleroi**, par Pierre d'HARVILLE.

Une chapelle en pierre bleue, élevée par un officier autrichien, abrita jusqu'en 1794 la statue de bois polychrome de Saint-Jean Népomucène. Jetée par les « Sans-Culottes » dans la Sambre, elle fut emportée par les eaux jusqu'à Montignies-sur-Sambre, où elle se trouve encore. Quant à la chapelle, elle fut détruite en 1826 et ses pierres furent utilisées pour la reconstruction du pont de la Sambre.

- **Les Ecaussinnes de long en large**, par Joseph DELMELLE.

En visite aux Ecaussinnes, Joseph Delmelle célèbre le charme et la poésie de ce village dont le passé est lié aux seigneuries de Lalaing et d'Enghien et aux carrières de petit granit, jadis florissantes.

- **A Thuin on tire à l'arc depuis plusieurs siècles**, par Roger FOULON.

La Société des tireurs à l'arc de Thuin est très ancienne. Son passé séculaire se répercute encore dans ses traditions actuelles.

LE MARNON

Revue trimestrielle du Syndicat d'Initiative et de Tourisme d'Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, N° 38, 2ème trimestre 1977.

- **Ophain d'autrefois. Essais historiques (suite)**, par André HUBIN.

Ophain à l'époque préhistorique au travers des vestiges retrouvés sur son territoire et ses environs.

Ses ancêtres se seraient installés sur le plateau de Haumont-Foriest et aux « Belles-Pierres » où des pierres, disparues aujourd'hui, auraient servi d'autel à la population primitive.

- **Le pain**, par France GODEAUX.

Le pain. Nourriture des dieux ? Nourriture universelle en tout cas. Sa présence dans l'alimentation remonte à la Haute Antiquité. En Egypte, il servit même d'unité monétaire.

- **Effondrement à Braine-l'Alleud**, par France GODEAUX.

En 1902, le sol s'effondrait place de la Station à Braine-l'Alleud. La cause fut probablement due à une carrière de marne qui, vingt ans plus tôt, se trouvait à cet endroit.

- **50ème anniversaire de la reconstruction de la chapelle N.-D. des Belles-Pierres**, par Jean-Marie LAUS.

Le 12 juin 1927, les habitants d'Ophain assistèrent à l'inauguration de la chapelle Notre-Dame des Belles-Pierres, reconstruite à l'emplacement occupé par l'ancien sanctuaire.

— Lindbergh, par France GODEAUX.

Le 20 mai 1927, Lindbergh entreprit sa fameuse traversée transocéanique à bord du « Spirit of Saint-Louis ». Il atteignit le Bourget après 33 heures 30 de vol.

LA VIE LIEGEOISE.

Périodique mensuel, août 1977, n° 8.

— Jupille. Cité de Charlemagne. Notes et synthèses sur l'histoire, les traditions et le tourisme d'un quartier de Liège, recueillies par le Syndicat d'Initiative local, par L. PAHAUT.

Cette ville, haut lieu de l'histoire, aurait vu naître le célèbre Charlemagne. On sait, en effet, que son père Pépin le Bref donna en 742, année de sa naissance, une fête en son château de Jupille.

L'auteur nous emmène à la découverte de cette ville et nous raconte son origine légendaire, son occupation par les Romains au IIe siècle et plus récemment sa culture du houblon, occupation qui remonterait au XVe siècle.

— A propos de « Li Fiësse us Brouwires », par L. NISSEN.

Fête villageoise au hameau des Bruyères, ressuscitée en 1921 par deux joyeux drilles en mal des plaisirs du passé.

WAVRENSIA.

Bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Wavre et de la Région. Tome XXVI, 1977, n° 3.

— La Bataille de Wavre des 18 et 19 juin 1815.

Bataille livrée entre le corps du Maréchal Grouchy et le Troisième corps d'armée prussienne. Suivant les « écrits de défense » du Maréchal, il aurait été induit en erreur au sujet de la ligne de retraite des Prussiens.

— Limal. Une limaloise au service de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène, par A. SONMEREYN.

Catherine Sablon, une limaloise, servit l'Empereur à Sainte-Hélène en qualité de cuisinière. En 1818, pour des raisons

demeurées obscures, elle revint en Europe mais elle y fut mal accueillie. Etant soupçonnée de conspiration, elle fut mise sous surveillance.

— Inventaire des actes scabinaux de Bierges contenus dans le fonds Lopez de Ulloa aux Archives du Royaume de Bruxelles, par H. DE PINCHART DE LIROUX.

